HENRY SAINT-LÉGER, OU LES CAPRICES DE LA FORTUNE, TRADUIT DE...

Digitized by Google

1770

Digitized by Google

Polot XXXIV
94

Digitized by Google

Digitized by Google

HENRY
SAINT-LÉGER.

II.

Digitized by Google

Digitized by Google

HENRY
SAINT-LÉGER.

II.

Digitized by Google

B 4568

HENRY SAINT-LÉGER,

OU

LES CAPRICES DE LA FORTUNE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE HENRY SIDDONS,

PAR MADAME P***.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, rue du Pont-de-Lodi, n.° 3.

M. D. CCC. VII.

Digitized by Google

Digitized by Google

HENRY S.T-LEGER.

CHAPITRE PREMIER.

La fin malheureuse de sir Martin Panther, fit une impression terrible dans l'ame de Tibulle Melford : l'illusion qui l'avait séduit était détruite. Il se retraça sa conduite passée. Au lieu de suivre la noble profession pour laquelle son père l'avait destiné, il avait perdu son tems dans une coupable négligence. Sa fortune était perdue, et il ne lui restait aucun moyen d'acquitter les dettes dans lesquelles sa folie l'avait entraîné.

Rempli de ces pénibles ré-

Digitized by Google

flexions, Tibulle regagna sa demeure : tout lui paraissait anéanti autour de lui ; il n'avait point d'amis, point de parens auprès desquels il pût chercher des consolations. Dans cet état malheureux, il essaya de distraire sa douleur par la lecture. Un Horace, trop long-tems négligé, lui tomba sous la main : il l'ouvre ; la première ligne qui s'offre à ses regards était :

O imitatores! servum pecus!

Les morts même semblaient lui reprocher son extravagance.

Pour ajouter à ses tourmens, plusieurs créanciers de sir Martin, qui l'avaient vu constamment

suivre les plaisirs de leur débiteur, et qui le croyaient riche, vinrent le tourmenter pour obtenir de lui quelques dédommagemens, se fondant sur ce qu'il avait contribué à augmenter leurs mémoires. Leurs persécutions devinrent si vives, que l'infortuné Tibulle ne savait où se cacher pour les éviter.

Réduit à cette extrémité, il résolut de s'adresser à Francis Dives et à son épouse. Il leur écrivit que, pour soutenir les droits de leur frère, lors de l'élection à laquelle il avait aspiré, il lui avait confié tout ce qu'il possédait; qu'il ne doutait nullement que la tendresse fraternelle

Digitized by Google

ne les portât à acquitter la dette d'honneur que sir Martin avait contractée envers lui.

Plus tranquille après cette démarche, il en attendit patiemment le résultat. Enfin, on lui remet une lettre signée Martina Dives. Cette tendre sœur, loin de consoler Tibulle, l'accablait des plus sanglans reproches.

« La vanité seule, » disait-elle, « était le mobile de vos attentions « pour mon frère. Vous avez « nourri sa folie en imitant ses « manières, et dans l'espoir de « vous faire admirer. Ce n'est « point par amitié que vous lui « avez prêté votre argent, mais « bien afin de pouvoir vous vanter

« d'avoir été de quelque utilité à « un homme que l'on supposait « au-dessus du besoin. Enfin, « monsieur Melford, vous n'avez « nulle raison de vous plaindre, « si des fournisseurs s'adressent à « vous ; vous étiez de toutes les « fêtes, il est juste que vous en « partagiez la dépense.

« Si quelqu'un a sujet de mur- « murer, je crois que c'est moi « seule : mon frère eût renoncé « à ses travers, s'il n'eût point « trouvé de vils flatteurs, et je « ne serais pas victime de ses ex- « travagances. »

Tibulle s'était laissé entraîner par de perfides exemples ; mais son cœur était naturellement bon ;

Digitized by Google

et son esprit juste : il sentit que ces reproches, tout durs qu'ils étaient, avaient une sorte de fondement. Cependant, quelle était sa position ? Réduit à la mendicité ; entouré de créanciers avides ; perdu, déshonoré sans ressource : « Malheureux, » s'écria-t-il, « tu as ouvert toi-même « l'abyme qui va t'engloutir ; tu « as dégradé toutes les qualités « de l'homme, en imitant les vices « de celui que tu devais fuir : il « ne te reste qu'à suivre son der- « nier exemple, pour échapper « au cachot qui t'attend. »

Livré au plus affreux désespoir, il sort de sa chambre dans le coupable dessein de terminer ses jours.

Digitized by Google

Il s'achemine du côté de la rivière. A la vue de l'élément, une secrète horreur l'avertit du crime qu'il allait commettre ; mais le souvenir de la misère qui était son partage, fixe sa résolution. Il s'élance ; ô surprise ! il se trouve étendu sur la terre, au moment où ses efforts devaient le précipiter dans l'eau.

Un de ces hommes qui honorent l'humanité, avait remarqué le désordre du malheureux Tibulle Melford. Cet homme généreux, persuadé qu'on ne saurait mieux employer son tems qu'à rendre de bons offices à ses semblables, avait suivi l'objet de sa compassion, et l'avait retenu

Digitized by Google

au moment où il allait accomplir son coupable projet.

Tibulle, revenu de sa première surprise, regarde autour de lui, et rencontre les traits de Peter Hayward. A cette vue, pénétré de honte et de remords, il recule en se cachant le visage.

L'homme bienfaisant, qui vit sa confusion, lui prit la main avec bonté, et l'engageant à se remettre, lui demanda la permission de le conduire chez lui. Tibulle y consentit avec une sorte de répugnance : cependant, encouragé par les égards que lui montrait son libérateur, il lui apprit en chemin tous les détails de sa déplorable histoire. Arrivé

Digitized by Google

chez lui, Melford voulut prendre congé de Peter Hayward ; mais ce dernier, redoutant quelque fatal effet de l'agitation où il le voyait, insista pour ne pas le quitter sitôt.

Après avoir conversé pendant quelque tems avec ce jeune infortuné, et avoir essayé de calmer le tumulte de ses sens, Hayward lui fit envisager l'énormité du crime qu'il avait été sur le point de commettre.

« Est-il possible, » dit-il, « qu'un être supérieur par son intelligence à toutes les créatures « dont il est environné, puisse « faire un aussi mauvais usage de « la sublime prééminence que le

« Ciel lui a accordée ? Le sau-
« vage s'abandonne à sa fureur,
« et cherche dans la mort un re-
« mède à ses maux, parce qu'il
« n'a nulle idée d'une félicité *fu-*
« *ture;* mais un homme, un chré-
« tien ! — Où sont les calamités
« de cette vie qui puissent entrer
« en comparaison avec la crainte
« d'une punition éternelle ?

« Et vous, jeune homme, quelle
« excuse pouvez vous former pour
« un si lâche désespoir ? L'âge ni
« les infirmités n'ont point affai-
« bli vos forces ; vous jouissez
« de toutes vos facultés ; le monde
« est ouvert devant vous ; il vous
« offre mille ressources contre
« vos malheurs ; vous n'avez qu'à

Digitized by Google

« le vouloir, et ils seront ré-
« parés. »

Melford écoutait dans une silencieuse attention : les argumens de Hayward étaient simples ; mais son ton était énergique, son œil plein de feu : d'ailleurs le chagrin adoucit notre ame, et nous rend faciles à persuader.

Tibulle étonné, vit ses craintes s'évanouir ; l'espérance rentra dans son cœur ; ses traits reprirent le calme, et il parut aussi intéressant, aussi estimable qu'il avait été absurde et ridicule.

Hayward, jouissant intérieurement de cet honorable triomphe, s'écria :

Digitized by Google

« Courage, mon ami ; effacez « le souvenir de vos travers par « une conduite exempte de re- « proches : vous avez des talens « qu'il faut exercer ; comptez que « vous en trouverez les moyens ; « formez-vous un emploi utile, « extraordinaire même : tous les « hommes ne sont pas obligés de « suivre la même carrière ; il n'y « a pas de bornes pour un génie « entreprenant. Si l'on s'était tenu « dans la route tracée, le naviga- « teur, se confiant à une mer « incertaine, n'eût jamais connu « la boussole ; jamais un Chris- « tophe Colomb n'eût découvert « un nouveau monde. »

« Grand Dieu ! » dit Tibulle,

Digitized by Google

« est-ce là l'homme que j'ai traité
« avec si peu de respect ? que je
« considérais comme un simple
« marchand, ignorant ce qui se
« passait au-delà de son comp-
« toir ? Chaque instant ajoute à
« mes regrets et à ma confusion. »

« Mes connaissances sont bor-
« nées, » reprit le vieillard, « et
« il n'y a pas long-tems que je
« les ai acquises. Ma jeunesse a
« été consacrée au commerce,
« là se bornait mon ambition.
« J'ai connu le malheur, mon-
« sieur Melford ; j'ai éprouvé des
« infortunes qui ont détruit le
« bonheur de ma vie : la religion
« m'a aidé à les supporter.

« Le moyen dont je me sers

Digitized by Google

« pour faire du bien, paraît sin-
« gulier ; qu'importe à celui qui
« n'a en vue que la félicité de ses
« semblables, ce qu'un monde
« frivole pense de son carac-
« tère ?

« Mais je dois vous laisser au
« repos dont vous avez besoin ;
« je vous ai avoué franchement
« mon opinion sur vos erreurs.
« Vous me paraissez propre à
« devenir l'ornement d'une pro-
« fession à laquelle vous étiez
« destiné. Dans ce porte-feuille,
« vous trouverez exactement la
« somme que vous avez impru-
« demment confiée à sir Martin :
« je n'ajouterai rien à tout ce que
« je vous ai dit, pour ne pas

Digitized by Google

« convertir en fardeau une simple « faveur. »

Melford tombe aux genoux de son bienfaiteur, et, pénétré de reconnaissance, lui demande comment il pourra reconnaître tant de bontés ?

Hayward lui répondit qu'il n'exigeait que deux conditions : la première, de le rembourser, en cas qu'il devînt riche, s'il existait encore, ou de rendre la somme à quelque jeune infortuné de sa profession ; la seconde, de ne jamais parler de ce qu'il avait fait pour lui.

La gratitude de Tibulle lui rendait cette dernière condition dif-

ficile à remplir ; mais Hayward en fit un point absolu , et lui serrant affectueusement la main , il prit congé de lui.

Nous retournerons maintenant à M. et M.me Dives. Les premiers jours de leur union se passèrent sans aucune de ces douces sensations qui sont ordinairement le partage des nouveaux époux. Francis acquitta les dettes de son épouse , dont l'économie excitait tous les jours son admiration. Il avait redouté la dépense dans laquelle pourrait l'entraîner le grand nombre de ses connaissances ; mais elle lui apprit bientôt que dans la capitale , on pouvait briller sans qu'il en coûtât beaucoup.

Digitized by Google

Le jeu était la source de sa fortune apparente : elle s'en était tellement rendue maîtresse, qu'il lui arrivait rarement de voir sa dextérité en défaut. Ses domestiques lui coûtaient peu, leurs gages étant fondés sur le profit des cartes. Quant à l'entretien de sa table, elle savait le borner, en proposant des *pic-nic* : la société, du reste, ne lui manquait jamais ; il y a tant de gens dans une grande ville, qui cherchent les occasions de dissiper l'ennui que leur oisiveté leur inspire.

C'est par cet art que Martina avait soutenu l'éclat de sa situation. Son frère avait hérité des biens de sa famille, et ces biens

étaient, dans le principe, très-considérables ; mais le jeu l'ayant ruiné, il n'avait trouvé de ressource qu'en communiquant ce vice à sa sœur. Celle-ci avait senti la nécessité d'en faire usage : elle espérait d'ailleurs que parmi les connaissances de son frère, elle trouverait un riche parti. Trompée dans son attente, elle avait redouté long-tems de se voir abandonnée par la fortune ; maintenant que cette déesse inconstante lui souriait, elle résolut de mettre tout en usage pour conserver ses faveurs.

De quel bonheur domestique pouvait jouir un tel couple ? La sœur avait occasionné la mort

Digitized by Google

d'un frère qui, malgré ses défauts, n'était pas moins la cause de son bonheur. Le mari avait abandonné une mère qui n'avait d'autre tort envers lui qu'une excessive faiblesse pour ses caprices. La confiance pouvait-elle exister entr'eux ? Ils avaient prouvé l'un et l'autre que les affections naturelles de leurs cœurs étaient subordonnées à l'amour des richesses, et que, lorsqu'il était question d'argent, aucune barrière ne leur coûtait à franchir.

Au bout d'une année, la jeune madame Dives mit au monde une fille ; et au même moment où cette nouvelle fut annoncée à son mari, il venait d'apprendre la

mort de sa mère. Le triste souvenir de la dureté de son fils, joint au chagrin d'être séquestrée du monde, avait abrégé ses jours. Francis fut d'abord affecté de cette nouvelle ; mais la naissance de sa fille calma son chagrin, et augmenta sa passion dominante. Il trouvait dans l'accroissement de sa famille, un motif de plus pour accumuler des richesses, et l'argent lui paraissait plus enviable que jamais.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Pendant un espace de huit ans, M. Dives et son épouse vécurent avec froideur et avec économie. Son esprit n'était occupé que des moyens d'agrandir sa fortune : il s'était intéressé dans plusieurs manufactures, prêtait son argent à gros intérêts, achetait et revendait des biens ; enfin, rien de ce qui pouvait être avantageux n'échappait à son œil vigilant. Cependant il n'était pas toujours heureux : si quelque perte lui survenait, il voulait la

Digitized by Google

réparer, et ne faisait qu'ajouter à ses risques.

Il devint triste, sévère, facile à se mettre en courroux. Sa femme ne pouvait lui offrir de consolation ; ils ne s'aimaient pas. Mistriss Dives n'avait cherché dans son époux que la fortune ; elle commençait à concevoir des craintes, et résolut de tout tenter pour se mettre à l'abri en cas d'accident.

D'abord elle montra beaucoup d'attentions pour son mari, laissa échapper quelques mots indirects. Francis comprit son intention ; mais ses réponses étaient évasives. Il savait par expérience ce qu'il en coûtait pour s'engager par écrit. Cependant l'avidité de sa

compagne éveilla ses soupçons ; et il acquit bientôt la certitude qu'elle se faisait une bourse de réserve. Les malheureux résultats de l'avarice s'accumulaient autour de lui : il craignait sa femme ; il tremblait sur la fidélité de ses domestiques ; il n'avait point d'ami. — Combien il le sentit ! « Oh ! « Saint-Léger, s'écriait-il douloureusement ; compagnon désintéressé des jours heureux de « mon enfance, — pourquoi vous « ai-je forcé de me fuir ? Pourquoi ai-je volontairement perdu « le seul ami qui m'eût consolé « dans mes chagrins ? »

Son unique espoir reposait sur la petite Martina ; cette intéres-

Digitized by Google

sante créature était belle et annonçait les plus heureuses dispositions. Son père, qui l'idolâtrait, ne trouvait de bonheur que dans les momens qu'il passait auprès d'elle.

Mistriss Dives s'aperçut bientôt qu'elle avait une rivale dans sa fille. Si elle n'eût considéré que l'amitié, elle eût sans difficulté abandonné sa portion à son enfant; mais elle craignait des conséquences funestes à sa cupidité, et jugea qu'il fallait éloigner la jeune favorite.

Elle s'adressa aux miss Barton, et employa tant d'art à leur faire sentir combien il était avantageux

qu'une demoiselle fût mise en pension, qu'elle finit par les persuader. Les miss Barton étaient les seules personnes auxquelles Francis eût montré une amitié constante ; il savait que ses tantes étaient fort riches, et avait appris à se regarder comme leur unique héritier. Il ne crut donc pas devoir s'opposer à leurs desirs ; cependant comme il aimait réellement sa fille, il voulut qu'elle fût placée dans une pension de Londres, afin de la voir souvent.

Le départ de Martina ne fut point utile à sa mère ; l'absence la rendait plus chère à Francis, et son affection prit plus d'empire à mesure que les grâces et les bonnes qua-

Digitized by Google

lités de sa fille se développaient.

Mistriss Dives pensait bien différemment : persuadée que sa fille était le seul obstacle qui empêchât son mari de se conformer à ses vues intéressées, elle attribuait sa candeur à l'hypocrisie, et sa sensibilité à l'affectation. Cependant l'absence de Martina la rendait libre ; et pour s'occuper d'une manière qui lui fût profitable, elle fit la connaissance de certaines femmes aussi intéressées qu'elle ; elle n'avait pas oublié comment on devait s'y prendre pour forcer le bonheur au jeu, et cette circonstance contribua beaucoup à l'accroissement de sa bourse.

Quelque fatigant qu'il soit de

s'appesantir sur les détails d'un caractère tel que celui que je retrace, je ne puis les passer sous silence, trop d'incidens ayant pris leur source dans la conduite de cette mère dénaturée.

Les deux miss Barton ne tardèrent pas à réaliser les espérances de leur neveu; elles moururent en nommant Francis leur héritier. Cet événement rétablit l'harmonie entre les deux époux, et Martina eut la permission de revenir sous le toit paternel.

Cette aimable enfant, heureuse de voir ses parens d'accord, ne prévoyait pas le trouble qui les menaçait.

Digitized by Google

M. Dives, après une heureuse spéculation, rentre chez lui parfaitement satisfait. Martina était à son piano dans le salon. Mistriss Dives, profitant d'une si belle occasion, s'adresse à son époux avec l'air du plus tendre intérêt,

— « En vérité, M. Dives, vous « m'inquiétez beaucoup. »

— « Comment cela ? »

— « Je trouve que vous ne pre- « nez pas assez soin de votre « santé. »

— « Ma santé ! »

— « Assurément ; depuis quel- « que tems vous êtes changé au

Digitized by Google

« point que toutes mes connais-
« sances ont remarqué cette alté-
« ration. »

— « Vos connaissances pren-
« nent trop d'intérêt à moi. »

— « Quel désespoir pour moi
« et pour ma chère Martina s'il
« vous arrivait quelque malheur !
« On ne meurt pas plutôt pour
« signer un morceau de parche-
« min ; et si je vous perdais,
« j'ignore où vos fonds sont pla-
« cés ; je serais volée par vos dé-
« biteurs. »

Francis, rempli d'indignation, fut prêt d'interrompre vingt fois ce discours choquant.

« Un mari, dit-il, Madame,

« mérite la confiance de sa femme,
« et elle ne doit pas soupçonner
« qu'il puisse agir injustement à
« son égard. »

— « Votre mère le croyait, »
reprit sa femme avec ironie ; « sa
« confiance a été bien récom-
« pensée ! »

Cette répartie alluma toute la colère de Francis : l'ombre de sa mère outragée se présenta à son imagination. Furieux, il accable sa femme de reproches, que celle-ci lui rend avec usure.

Martina accourt au bruit, voit sa mère suffoquée de larmes, s'empresse de chercher à la consoler. Cette femme dénaturée la

repousse en lui disant d'aller flatter son père ; que sûrement ils avaient formé ensemble le projet de la traiter comme la défunte mistriss Dives.

Martina, pour qui cette circonstance était un mystère, resta pétrifiée d'étonnement jusqu'à ce que son père lui eût expliqué ce qui était arrivé. Ce récit, auquel mistriss Dives joignit mille invectives, la pénétra d'horreur ; un pouvoir inconnu l'empêcha de se rapprocher de ses parens. Il en résulta que l'un l'accusait d'ingratitude, et l'autre de méchanceté. Quel exemple pour les pères et mères qui s'abandonnent à la colère en présence de leurs enfans !

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Le ressentiment était profond dans le cœur de la mère de Martina. Son père, au contraire, qui l'aimait tendrement, fut touché de ses larmes ; il embrassa sa fille, et ce baiser fit évanouir toute sa colère.

Mistriss Dives essaya de sourire ; mais c'était le sourire de la haine. Cependant quelques événemens prêts à éclater devaient lui faire regarder sous peu cette fille rebutée, comme l'objet de ses soins et de sa sollicitude.

Digitized by Google

M. Dives, quoique prudent dans ses entreprises, se trouva enfin cruellement trompé dans un projet qui devait le rendre un des plus riches particuliers de Londres.

Il fit la connaissance d'un certain M. Hastings, homme actif et entreprenant, qui avait passé sa jeunesse à parcourir tous les pays pour admirer les chef d'œuvres de l'industrie, et qui avait ainsi dépensé le modeste héritage de ses pères.

M. Hastings avait reçu de l'éducation ; ses manières étaient engageantes, et il avait sur-tout l'art de persuader. Après mille essais infructueux, il conçut à la fin le projet de faire mouvoir les

Digitized by Google

vaisseaux sans la ressource des voiles, et par le moyen d'un moulin à eau qui, tournant à volonté autour du bâtiment, rendît sa marche indépendante de la direction du vent.

Cet homme, tout rempli de son idée, en fit paraître l'exécution si facile à Francis, qu'il offrit d'avancer les fonds nécessaires à la construction d'un bâtiment de guerre de la plus grande capacité. Ils convinrent de leurs arrangemens, et Hastings partit pour Plimouth, où il fit l'acquisition d'un vaste terrain pour servir de chantier, ne voulant pas que le secret de son invention pût être surpris.

Digitized by Google

Francis, qui ne doutait point du succès, approuva une mesure si sage ; cependant une grande quantité de matériaux et d'ouvriers exigeait des fonds considérables. Il se trouva forcé de vendre des biens. Ce ne fut pas sans peine qu'il s'y détermina. Il eut besoin de se retracer tous les trésors que pouvait lui ouvrir une si belle entreprise.

Pour ajouter à la dépense, quelques pièces de la mécanique qui devaient faire agir le moulin, ayant manqué leur effet, il fallut tout recommencer. Que faire ? pouvait-il abandonner un projet, au moment d'en recueillir le fruit ?

Digitized by Google

Enfin, après une avance de plus de trente mille livres sterl., Francis reçoit la lettre suivante, qui lui était adressée par un maître charpentier.

A M. Francis Dives.

« Le grand projet de M. Has-
« tings se trouve réduit à rien; il
« voulut hier faire jouer tous les
« ressorts, et s'aperçut que cela
« ne pouvait aller. J'avais tou-
« jours bien pensé que la chose
« était impossible, comme je le
« crois encore à présent. M. Has-
« tings s'est embarqué ce matin
« sur *le Neptune*, qui fait voile
« pour Boston, et m'a chargé de
« vous prévenir que les deux der-

Digitized by Google

« niers billets de mille livres sont « employés comme le reste.

« Nous sommes tous très-fâchés ; « mais votre honneur ne peut « nous en vouloir, puisque si le « navire eût produit sa grosseur « en diamans, il ne nous en revenait rien au-delà de nos journées.

« Je suis à vos ordres, Monsieur.

« David Darby. »

Ainsi s'évanouirent les deux tiers d'une fortune amassée par un père avare, augmentée par une riche succession et par une économie constante.

Le malheureux Francis, au dé-

Digitized by Google

sespoir, ne pouvait se résoudre d'annoncer à sa femme une si funeste nouvelle. Je crois inutile de décrire comment cette épouse intéressée se conduisit dans cette occasion ; il est facile d'imaginer les injures dont elle accabla l'homme infortuné auquel il ne restait qu'un revenu de 500 livres sterl.

Francis, cruellement blessé d'une conduite si peu délicate, sentit tout ce qu'il avait sacrifié à l'amour des richesses ; il vit que le bonheur l'avait abandonné pour toujours. Il avait encore sa fille ; mais la malédiction du père outragé de Louisa ne sortait pas de son esprit ; et frémissant à l'idée d'une justice divine, il tremblait

pour la pureté de son enfant. Il résolut de veiller assidument sur l'innocente Martina ; elle avait un caractère qui pouvait la rendre heureuse dans toutes les conditions. C'était, de toute la famille, celle qui regrettait le moins la fortune.

M. Dives vendit sa maison, diminua le nombre de ses domestiques, et se retira dans un modeste appartement.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Mistriss Dives réfléchit bientôt qu'au lieu de déplorer la perte de sa fortune, il valait mieux s'occuper des moyens de la réparer. L'art de chercher un mari lui avait réussi autrefois, il lui paraissait fort simple de se servir du même moyen pour sa fille. Le cœur paternel de Francis se révoltait à cette idée. Il aimait encore l'argent; mais voir son enfant exposée aux regards d'une jeunesse inconsidérée, livrée pour ainsi dire au premier fat qui se mettrait sur les rangs, pouvait-il

Digitized by Google

encourager un dessein si barbare?

Mistriss Dives, moins délicate, considérait sa fille comme une propriété, dont sa position lui permettait de se faire une ressource. Les personnes qu'elle recevait lui avaient plus d'une fois vanté la beauté de Martina. Ainsi, contre la volonté de son mari, cette femme impérieuse décida que sa fille la suivrait dans le monde.

Martina, accoutumée à la retraite, eût préféré égayer la solitude de son père; cependant il fallait obéir, et elle accompagna sa mère chez lady Catherine Alton.

L'assemblée était nombreuse :

Digitized by Google

la maîtresse de la maison, après un léger accueil, se mêla dans la foule, laissant Martina très-confuse de voir tous les regards se fixer sur elle, et mistriss Dives enchantée de l'hommage que les jeunes gens rendaient aux charmes de sa fille.

Une dame d'un certain âge, s'approchant de mistriss Dives avec beaucoup d'empressement, s'écria :

« Ah ! vous voilà, ma chère « amie, je mourais d'envie de « vous voir ; est-ce que vous ne « reconnaissez pas mistriss Ack- « land ? Il est vrai qu'il y a un « siècle que nous ne nous sommes « rencontrées. »

Digitized by Google

Ces dames ne s'étaient vues qu'une fois ; mais elles trouvèrent bientôt de bonnes raisons pour se considérer comme amies, mistriss Ackland étant une de ces femmes qui ont la manie de faire des mariages.

Mistriss Dives, charmée de cette rencontre, cultiva assidument sa nouvelle amie, et lui fit part de ses projets sur sa fille. Mistriss Ackland saisit avec plaisir l'occasion de déployer ses talens pour l'intrigue, et peu de tems après elle apporta l'heureuse nouvelle qu'elle avait découvert un excellent parti pour la belle Martina, et qui ne manquerait pas d'être avantageux à sa mère.

Digitized by Google

Edmond Godolphin, seul héritier d'un riche gouverneur aux Indes, était un gendre convenable aux vues ambitieuses de mistriss Dives. Edmond avait été envoyé en Angleterre pour son éducation, qui était achevée; il n'attendait que les ordres de son père pour quitter Londres.

Le jeune Edmond, présenté chez M. Dives, fut bientôt séduit par les charmes de Martina. Cette aimable fille découvrant en lui une ame noble et généreuse, ne put se défendre de l'aimer; et Francis, qui considérait ce mariage comme devant faire le bonheur de sa fille, y donna son consentement.

Digitized by Google

Cependant il ne pouvait se faire à l'idée de tromper un jeune homme qui peut-être le croyait riche. La félicité future de sa fille l'emportant sur les importunités de sa femme, qui tremblait que la vérité ne rompît le mariage, il instruisit Edmond de la situation réelle de sa fortune; et ce jeune homme, aussi désintéressé qu'il était épris, consentit à recevoir l'aimable Martina sans dot.

Francis admirait en silence une telle générosité, tandis que sa femme exprimait sa joie par un torrent de louanges trop exagérées pour paraître sincères.

Edmond et Martina ne tardèrent pas à s'aimer aussi passion-

nément que puissent le faire deux jeunes gens destinés l'un à l'autre. Le jeune homme pressait souvent Martina de fixer le jour de leur union ; cette fille soumise s'en rapportait à ses parens.

Francis n'y mettait nulle entrave ; mais une sorte de politique empêchait mistriss Dives d'en venir à une décision. Elle voulait ajouter aux desirs de son gendre futur, en le faisant attendre ; afin qu'il reçût comme une prodigieuse faveur le consentement qu'elle daignerait accorder.

Malgré ces délais, Godolphin et Martina ne se regardaient pas moins comme unis l'un à l'autre par des nœuds indissolubles, et le

Digitized by Google

jeune homme écrivit au gouverneur pour le prévenir qu'à son retour il lui présenterait une belle-fille.

Enfin l'heureux moment fut nommé ; Godolphin, enivré de bonheur, faisait les préparatifs de la cérémonie ; tout lui souriait, tout lui répondait d'une félicité parfaite. Rempli de ces douces émotions, il se présente un soir chez M. Dives ; le domestique hésite, et avoue en tremblant que les dames sont dans leur appartement.

Godolphin franchit l'escalier ; il entre, et trouve Martina baignée de pleurs. Aussitôt qu'elle l'aperçoit, la pâleur de la mort

Digitized by Google

couvre son visage ; elle ne peut que s'écrier : « O ciel, M. Godol-« phin ! »

« Que signifie ce langage, ma « chère Martina ? comment votre « Edmond a-t-il pu mériter cette « froide épithète ? Pourquoi ces « larmes ? Grand dieu ! vous me « refusez votre main. Cette main « n'est-elle pas à moi ? notre hy-« men n'est-il pas sanctionné par « toutes les puissances divines et « humaines ? n'est-il pas écrit dans « le ciel ? »

« Dans le ciel ! » répéta douloureusement Martina. Alors fuyant avec la rapidité de l'éclair, elle laissa Edmond, tremblant de surprise et d'effroi.

Digitized by Google

Mistriss Dives entrant dans ce moment, Godolphin vit, à la sévérité de ses regards, que quelque grand secret allait se dévoiler. Elle lui adressa la parole avec beaucoup de calme, et lui annonça que ce qu'elle avait à lui dire ne lui serait nullement agréable ; mais que, forcée de remplir son devoir, elle ne pouvait différer à lui déclarer qu'il ne devait plus penser à sa fille.

« Dieu tout-puissant ! » s'écria le malheureux amant ; « ai-je bien « entendu ? ma raison serait-elle « égarée ? »

« C'est ce que j'ignore, M. Go- « dolphin ; ce que je puis vous « assurer, c'est que je possède

« toute la mienne. Vous n'êtes pas « la personne que l'on m'a pro- « posée pour ma fille ; les droits « que vous aviez pour prétendre à « sa main, sont ceux d'un autre. « Votre père n'existe plus, et il a « reconnu à l'heure de la mort un « fils qu'il a eu légitimement avant « son mariage avec votre mère. »

— « Est-il vrai ? est-il bien pos- « sible ?.... »

— « Vous en serez bientôt con- « vaincu ; un ami de votre père, « ce soir même, vous expliquera « ce mystère. Votre frère aîné est « à Londres ; je l'ai vu, j'ai con- « versé avec lui, et je le connais « depuis long-tems. »

Digitized by Google

— « Ah ! Madame, si cette hor-
« rible histoire est véritable, les
« fautes du père doivent-elles re-
« tomber sur son malheureux fils ?
« Martina m'est promise ; elle
« est..... »

— « Arrêtez, Monsieur ; c'est
« vous qui rompez l'engagement.
« Vous vous êtes annoncé comme
« un homme en état d'assurer des
« avantages ; vous en avez signé
« la promesse. »

— « Mais mon affection !... »

— « Je n'en doute nullement ;
« cependant il est de mon devoir
« d'assurer le bonheur de ma fa-
« mille. Je suis fâchée de vous af-
« fliger ; mais comme époux futur

Digitized by Google

« de ma fille, vous ne pouvez plus « être reçu dans cette maison. » »

— « O ciel ! parlez-vous sérieu- « sement ? »

— « Rien n'est plus positif. » »

— « Alors le malheur est le par- « tage de Martina, et l'enfer n'in- « vente pas de tourment plus hor- « rible que celui qui me déchire. « — Ma tête s'égare. — Madame, « révoquez cette fatale sentence, « ou condamnez-vous aux re- « mords les plus affreux. »

En finissant ces mots, il se précipite hors de la chambre, dans un désespoir plus facile à imaginer qu'à décrire.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Edmond courut s'enfermer chez lui, pour attendre la personne qui devait lui révéler un secret si funeste. L'espoir rentra dans son ame, en réfléchissant que son père était considéré comme un homme d'honneur; qu'il s'était toujours montré tendrement attaché à sa mère, et indulgent pour les étourderies de son enfance.

Il l'avait envoyé à Londres sous la protection de Sandford, son meilleur ami; et sa libéralité envers lui ne lui permettait pas de

douter qu'il ne fût l'héritier d'une immense fortune.

Sandford, le guide de sa jeunesse, était absent; sa santé languissante l'avait forcé de faire un voyage à Lisbonne. Combien Edmond désirait la présence et les avis de son mentor !

La porte s'ouvre; son cœur bat violemment. Son domestique annonce Donald; ce nom le saisit d'un froid mortel. — « Mon ami « n'existe plus, s'écrie-t-il, et son « fidèle serviteur vient m'annon- « cer sa mort. Hélas! le seul hom- « me qui pouvait venger l'hon- « neur outragé d'un père, et ren- « dre le bonheur à son fils mal-

Digitized by Google

« heureux, est enseveli dans une « terre étrangère. »

Le bon Donald, ému de sa douleur, se hâta de lui annoncer l'arrivée de son maître, qu'il ne précédait que de quelques instans.

La joie brille dans les yeux de Godolphin à cette heureuse nouvelle; il la regardait comme le prélude d'une félicité parfaite, et toutes ses craintes étaient dissipées.

La vue du vénérable Sandford acheva de rendre la paix à son ame. Il s'empressa de lui faire mille questions auxquelles le vieillard eût désiré ne pas répondre sur-le-champ; mais l'impatient

Digitized by Google

Edmond le conjura, au nom de l'amitié, de ne pas remettre une explication d'où dépendaient son bonheur et sa raison.

Le vieillard le fixa en soupirant. « Je ne suis pas allé plus loin « que Paris, dit-il; des lettres de « votre père m'ont retenu dans « cette ville. »

— « J'ai donc encore mon père? » demande Edmond avec vivacité.

Sandford secoua tristement la tête, et continua.

« Il n'est plus. — Ses derniers « momens ont été employés à me « charger d'un *secret*. — Cher « Edmond, soyez homme! — Re- « cevez avec fermeté les coups du

Digitized by Google

« sort ! — Ma fortune est bornée ;
« mais vous *serez* mon fils. »

Le malheureux jeune homme, qui pressentait son cruel destin, se jeta aux genoux de son ami, et le conjura de satisfaire à cette dernière question :

— « Mon père était-il marié
« avant de connaître ma mère ? »

— « Il l'était. »

« Alors toute incertitude cesse ;
« le désespoir est mon partage.
« O Sandford ! digne appui de
« ma jeunesse, vous ignorez....
« Mais achevez de me faire con-
« naître cet horrible secret. »

Sandford lui remit une lettre :

Digitized by Google

il reconnut l'écriture de son père ; une sueur froide couvrit son front, et il lut en soupirant ce qui suit :

A Charles Sandford.

« Les fréquentes attaques que « j'éprouve, m'annoncent, mon « cher Charles, que votre ami « n'existera bientôt plus. Hélas ! « il fut un tems où je croyais pou- « voir rencontrer la mort avec au- « tant d'audace que les héros de « l'antiquité. Séduit par les faux « discours de l'athéisme, j'imagi- « nais avoir surmonté des préven- « tions que les bons reconnaissent « pendant leur vie, et qui font « trembler les méchans à l'heure « de la mort. Ayant négligé les « devoirs de la religion, dois-je

« espérer qu'elle adoucisse mes « derniers instans ?

« Cette lettre mérite votre sé- « rieuse attention, mon cher ami ; « c'est la dernière que vous rece- « vrez de moi.

« Je crois inutile de vous rap- « peler notre ancienne amitié ; « elle ne s'est jamais démentie, « malgré l'opposition qui régnait « dans nos sentimens et dans no- « tre conduite.

« Vous savez que depuis mon « arrivée aux Indes, j'ai amassé « des biens considérables : vous « m'en avez félicité, persuadé que « je ne m'étais servi que de moyens « honnêtes. Hélas ! mon ami, je

Digitized by Google

« n'ai rien à me reprocher sous « ce rapport ; ma fortune n'a « point été achetée par le mal- « heur d'un esclave, ni par les « larmes d'un orphelin.

« Cependant, des crimes af- « freux pèsent sur ma conscience ! « — des crimes dont je n'ai jamais « osé vous entretenir, dans la « crainte d'exciter votre indigna- « tion.

« Le même sentiment qui me « faisait redouter votre inimitié, « me porte à compter sur votre « justice. Oui, Charles, un acte « de justice reste à exécuter, et « je n'espère qu'en vous pour rem- « plir ce devoir sacré.

Digitized by Google

« Vous savez que mon père « m'avait fait prendre le parti des « armes. La première fois que je « rejoignis mon régiment, je fis « la connaissance du lieutenant « Melford ; nous étions tous deux « fort jeunes, et nous poursui- « vions ensemble toutes les irré- « gularités de notre âge.

« Notre régiment fut envoyé à « Beverley en Yorkshire ; et là, « nous devînmes l'un et l'autre « éperduement amoureux de Jane « Clare. Cette demoiselle était « jeune, et d'une beauté parfaite. « Ses parens lui avaient laissé en « mourant un modeste héritage, « qui suffisait à son existence.

« Je m'aperçus bientôt que je

« faisais des progrès dans son « cœur, et, dans un moment d'ou- « bli, je lui fis une proposition « trop brutale pour la répéter. « Je fus repoussé avec mépris, « et les remords que j'éprouvai « égalèrent l'atrocité de l'atten- « tat. J'aurais voulu offrir une « réparation honorable ; mais j'a- « vais à redouter un oncle qui « sollicitait pour moi la place où « depuis j'ai acquis ma fortune.

« Cependant, je savais que Mel- « ford aimait miss Clare : la ja- « lousie étouffant dans mon cœur « la voix de la raison, je proposai « un mariage secret. L'aimable « femme que j'adorais était aussi « pure que la vertu même ; mais

« elle me chérissait, et, sacrifiant « à mon bonheur l'opinion publi- « que, elle consentit à me rendre « heureux. Aussitôt que la céré- « monie du mariage fut achevée, « j'en fis part à Melford : il en fut « d'abord fâché ; cependant, trou- « vant dans la beauté de ma jeune « épouse une excuse pour ce que « j'avais fait, il jura de conserver « mon secret.

« Peu de tems après j'obtins un « emploi, et fus obligé d'aban- « donner ma femme dans un état « qui me faisait concevoir les plus « douces espérances. Je la confiai « aux soins de Melford, et cet « ami la conduisit dans un petit « village où elle mourut en don- « nant le jour à un fils.

Digitized by Google

« Lorsque cette nouvelle me « parvint aux Indes, je dois con- « fesser, à ma honte, que je re- « grettai peu la perte que j'avais « faite. L'ambition avait succédé « à une affection plus tendre, et « je voulais cacher à mes nou- « veaux amis mes premières liai- « sons.

« Melford s'était marié : je lui « envoyai une somme considé- « rable, l'assurant de continuer, « s'il voulait faire passer mon fils « pour le sien. Il résolut, avec sa « femme, de consentir à réaliser ce « projet odieux. Ils prirent l'enfant « des mains d'une nourrice igno- « rante, et, quittant le lieu qu'ils « habitaient, mon *véritable* hé-

Digitized by Google

« ritier devint en apparence le « leur.

« Je continuai pendant long- « tems à accumuler des richesses ; « alors je formai de nouveaux « nœuds avec une femme assez « jeune pour être ma fille, et qui « n'avait pour dot que sa beauté. « J'eus de ce second mariage mon « pauvre Edmond, qui se ressen- « tira sévèrement de la honte de « son père : mais s'il est tel que « doit l'avoir formé le vertueux « Sandford, loin d'injurier ma « mémoire, il applaudira à ma « justice. »

« Je le ferai ; je le dois, » s'écria le malheureux jeune homme, dont les larmes avaient plus d'une

fois inondé cet écrit. Il se calma, et poursuivit sa lecture.

« Les parens supposés de mon « fils aîné, moururent après lui « avoir fait étudier les lois. J'a- « vais pourvu aux frais de son « éducation, et j'y ajoutai une « somme pour aider son établis- « sement : je crus avoir ainsi rem- « pli mes devoirs envers lui.

« Barbare que j'étais ! je ne « considérais pas à quels dangers « j'exposais mon enfant, en le « privant de la protection d'un « père. Avec quels remords j'ap- « pris indirectement que mon mal- « heureux fils, livré aux exemples « pernicieux du grand monde,

Digitized by Google

« en avait imité tous les vices et « toutes les folies, et que, mal- « gré des qualités faites pour « le rendre l'ornement de la so- « ciété, dénué des secours et des « consolations paternels, il avait « été sur le point de consommer « un crime affreux, dont l'huma- « nité d'un *étranger* l'avait seul « préservé.

« O Charles ! mon cœur saigne « encore à cet horrible souvenir !

« Cherchez le malheureux Ti- « bulle ; obtenez de lui mon par- « don. Je joins à cet écrit les pa- « piers nécessaires pour le mettre « en possession de ma fortune.

« Consolez mon pauvre Ed-

Digitized by Google

« mond : je lui laisse mille livres
« sterling ; c'est tout ce que ma
« conscience me permet de faire
« pour lui. Edmond pourrait-il
« désirer que son père emportât
« dans la tombe une conscience
« souillée par l'injustice ?

« GODOLPHIN. »

Sandford avait reçu pendant son séjour à Paris cette fatale lettre. Son amitié pour Edmond lui avait rendu pénible la tâche qu'il avait à remplir : il trouvait que le gouverneur avait été trop rigide dans ses rétributions, et qu'un partage égal de ses propriétés eût été plus équitable : mais n'est-ce pas un défaut gé-

Digitized by Google

néral de donner dans les extrêmes ?

Comment dépeindre le désespoir d'Edmond ? Comment retracer la situation effrayante de cet infortuné ? Ignorant où adresser ses lettres à Sandford jusqu'à son arrivée à Lisbonne, il n'avait pu l'instruire de son amour. Il fallait lui apprendre.....

Tremblez, séducteurs, en lisant ce fatal passage ! Edmond, enflammé par les inutiles délais de mistriss Dives ; Edmond, dans un moment où l'honneur sommeillait, où l'amour enivrait tous ses sens, avait abusé de la faiblesse de Martina, et marqué sur le

front de celle qu'il aimait, le sceau ineffaçable de la honte.

O vous ! qui vous faites un jeu de souiller l'innocence, en vous flattant du vain espoir d'une réparation future, souvenez-vous que quand le démon vengeur du crime déchire votre ame, il n'est souvent plus en votre pouvoir de l'appaiser !

« Grand dieu ! » s'écria le malheureux Edmond, quand il eut achevé sa pénible histoire, « si mon père « craignait la colère de Sand- « ford, que ne dois-je pas en re- « douter ? »

Le vieillard joignait ses mains dans l'attitude de la tristesse : il

Digitized by Google

s'écoula bien des heures avant qu'il pût décider son pupille au repos.

Tibulle avait renoncé à ses anciennes folies, et profitant des bienfaits de Peter Hayward, il était parvenu à obtenir une sorte de distinction au barreau. Il avait entendu vanter Martina ; et le desir de connaître une personne si remplie d'attraits, l'avait porté à se réconcilier avec mistriss Dives, qui consentit à le recevoir. Ce jeune homme n'avait point oublié les injures qu'il avait reçues de miss Panther et de son frère ; mais le pouvoir irrésistible de la beauté l'emporta sur son ressentiment.

Digitized by Google

Tibulle, séduit par les charmes de Martina, n'était retenu que par la crainte que sa modeste fortune ne pût satisfaire aux vues d'une mère ambitieuse. Maintenant qu'il était reconnu seul héritier d'une fortune immense, son premier mouvement fut d'aller en instruire mistriss Dives, et de solliciter la main de sa fille.

Il est facile de concevoir avec quel plaisir cette femme intéressée avait accepté une offre si brillante. Elle avait aussitôt regardé son engagement avec Godolphin comme rompu ; et Francis lui-même, avait ordonné à sa fille de ne plus s'occuper du malheureux Edmond.

Digitized by Google

Tibulle, rempli des douces chimères de l'amour, retourne chez lui. On lui annonce qu'un vieillard s'est présenté pour le voir, et que rien n'avait pu le déterminer à quitter la maison sans lui avoir parlé.

Choqué de cette impertinence, il supposa que cet homme était un de ses cliens : il s'avançait en colère, lorsqu'il reconnut les traits de son libérateur, celui auquel il devait toute sa considération. — C'était Peter Hayward.

Tibulle s'empressa de lui demander pourquoi il s'était absenté si long-tems ?

Le vieillard répondit : « Ma

« carrière s'avance ; je dois em-
« ployer utilement le tems qui
« me reste à vivre. Je ne suis venu
« à Londres que pour une affaire
« qui vous concerne. Ayant ren-
« contré M. Sandford, mon ancien
« ami, j'ai appris de lui le chan-
« gement qui s'est opéré dans vo-
« tre fortune, et je viens savoir
« comment vous comptez vous
« conduire à l'égard de votre mal-
« heureux frère ? »

« Je partage avec lui les biens
« de mon père, » s'écria le jeune homme, blessé du soupçon que Hayward semblait former.

— « C'est bien ; c'est généreux,
« mon ami : cependant, il vous
« reste encore un sacrifice à faire,

« plus pénible sans doute, mais « plus honorable à la dignité de « l'homme ; en un mot, vous « devez abandonner vos préten- « tions à la main de Martina. »

Les traits de Tibulle changèrent à cette proposition.

« Vous êtes le gardien, le dé- « fenseur de la justice, » continua Hayward ; « voudriez-vous « dégrader votre caractère, en vio- « lant les lois divines et humai- « nes ? en forçant une créature « infortunée à devenir parjure ? « Martina aime votre frère ; elle « lui fut promise. — Tibulle, vous « êtes mon ami ; montrez-vous « digne de ce titre. »

Digitized by Google

Ici le vertueux Hayward détailla tout ce qu'il avait appris de Sandford.

Tibulle gardait le silence.

« Hésiteriez-vous entre l'hon-
« neur et l'infamie ? » s'écria sévèrement le vieillard. « Je vous
« ai mal jugé. Adieu pour ja-
« mais. »

« Arrêtez Hayward ! — ami de
« mon infortune ! — préservateur
« de mes jours ! Vous l'obtenez ,
« ce pénible sacrifice ; Martina
« sera l'épouse de mon frère , et
« vous resterez mon ami. »

« Ton triomphe est celui de
« l'honneur , » s'écria Hayward

en pressant Tibulle contre son cœur.

Le vieillard ne perdit pas un instant ; il court informer mistriss Dives de ce qui venait d'arriver ; et comme l'intérêt était le seul mobile de ses actions, elle consentit facilement à rendre ses faveurs au jeune Edmond.

Martina n'était pas en état de jouir de ce retour de bonheur ; une fièvre ardente la retenait au lit, et un délire effrayant faisait craindre pour ses jours.

Le bon Sandford fut chargé de préparer Edmond à la félicité qui l'attendait : il le fit avec douceur, mais d'un ton qui porta

Digitized by Google

dans l'ame de son jeune ami le regret que nous inspire une faute involontaire.

Peter Hayward, toujours actif quand il s'agissait de faire le bien, vint chercher Edmond pour le conduire à son frère. Leur entrevue fut touchante : ils se jurèrent une amitié inviolable, et leurs vénérables bienfaiteurs versèrent des larmes bien douces sur ce triomphe de la nature.

Quelques jours se passèrent, et l'impatient Edmond sollicitant Hayward avec chaleur de le conduire chez M. Dives, cet ami zélé consentit enfin à satisfaire ses desirs. Ils arrivent chez le père de Martina : tout y était en

désordre ; la vue de Francis, pâle, égaré, acheva de porter le trouble dans le cœur du malheureux amant.

« Grand dieu ! » s'écria-t-il, « elle est morte. »

« Pire ! pire ! ô mille fois pire ! « Ma fille, cette nuit, a déserté « le toit paternel. Hélas ! sa raison « lui était rendue. — Elle me nom- « mait son père ; — elle pleurait « sur mon sein ; — et ce matin, « on ne la trouve plus : elle est « partie, partie, souffrante, sans « appui, sans asile pour la re- « cevoir. Oh ma fille ! — Oh ma « fille ! »

Mistriss Dives entra dans cet

instant, tenant à la main une lettre qu'elle venait de trouver dans la chambre de sa fille. La rage la suffoquait; ses yeux, étincelans de colère, inspiraient le plus horrible effroi.

Peter Hayward, le seul témoin de cette scène désolante capable d'ouvrir ce fatal écrit, lut en frémissant ce qui suit.

A mes chers parens.

« La raison m'est rendue, hélas! « pour me faire envisager ma « honte. Jamais, jamais je n'au- « rais pu soutenir votre vue. Ne « cherchez pas les traces de votre « coupable fille. Elle eût sans re- « grets sacrifié sa vie à votre bon-

Digitized by Google

« heur ; mais ses remords la for-
« cent de vous abandonner pour
« toujours. »

Godolphin put à peine entendre la fin de ce billet ; il tombe aux genoux de Francis en s'écriant :

« Maudissez l'infâme séduc-
« teur de votre enfant ! » En achevant ces mots, il s'évanouit.

Hayward prodigue ses soins à cet être infortuné ; il le rappelle à la vie ; mais sa raison est égarée. Il s'accuse d'être le meurtrier de celle qu'il adorait.

« Malheureuse ! s'écrie Francis
« en regardant sa femme ; voyez
« les effets de votre cruelle politi-
« que ! Voilà donc le résultat de

Digitized by Google

« l'amour désordonné des riches-
« ses ! J'ai fait descendre ma mère
« au tombeau ; j'ai négligé tous les
« devoirs de la société ; j'ai sacrifié
« le bonheur domestique. — Et
« ma fille ! O Briarly ! ta malédic-
« tion s'est accomplie ! Je sens à
« mon tour le tourment que je
« t'occasionai ; la Providence est
« *juste.* »

Mistriss Dives répondit par les plus horribles imprécations contre sa fille, qu'elle jura de ne jamais revoir.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Peter Hayward conduisit Godolphin chez son frère, qui lui prodigua tous les soins et les consolations de l'amitié.

L'active charité du bon Hayward demandait sa présence hors de la capitale, et il fut charmé de laisser le malheureux Edmond aux soins touchans de l'amour fraternel.

Francis, après avoir attendu en vain des nouvelles de sa fille, prit la voie des papiers publics pour solliciter son retour de la manière

Digitized by Google

la plus tendre ; tout fut inutile. La terreur s'empara de son imagination. Martina l'avait fui dans un état inquiétant. Si le délire avait de nouveau troublé sa raison ? Si la crainte de l'infâmie l'avait portée à se détruire ? Cette idée pénible le poursuivait partout ; ce père affligé ne connaissait plus le repos.

A cette époque, il reçut avis que son agent à Manchester avait emporté les capitaux qu'il lui avait confiés. Ce nouveau malheur acheva de combler son désespoir ; et sa femme, au lieu de le consoler, l'accablait d'un torrent d'outrages.

Quand la fortune abandonne

quelqu'un, rien ne peut plus lui réussir. Le malheureux Francis, un an après la fuite de sa fille, fut obligé d'assembler ses créanciers ; ils ne consentirent pas tous à prendre des arrangemens, et il se trouva bientôt menacé de la prison.

Mistriss Dives voyant son époux ruiné sans ressources, résolut de l'abandonner à ses malheurs, et d'aller vivre avec lady Catherine Alton, qui lui avait gracieusement offert un asile. Francis ne pouvait regretter une femme qui, par sa conduite, n'avait point mérité son attachement. Il consentit à une séparation, et ils se quittèrent avec la plus parfaite indifférence.

Digitized by Google

Plusieurs créanciers de M. Dives, persuadés qu'il avait des amis qui viendraient à son secours, obtinrent prise de corps contre lui et le firent conduire en prison.

Francis se flattait encore que ses anciennes connaissances seraient touchées d'une situation si déplorable. Mais hélas ! un ami est un bien aussi rare qu'il est précieux. D'ailleurs, quel droit avait-il pour attendre des bienfaits? lui-même s'était montré insensible au cri de l'infortune.

Il le sentit avec regret, avec douleur ; il était trop tard.

« Que de maux je pouvais évi« ter, » se disait-il; « je pouvais con-

Digitized by Google

« server Saint-Léger, qui ne m'eût « point abandonné ; je posséde- « rais un ami. Si j'eusse rempli les « devoirs d'un bon fils, ma cons- « cience serait calme. Hélas ! sans « mon funeste penchant pour la « fortune, je posséderais peut- « être une épouse sensible, qui « adoucirait mes peines en les par- « tageant. Mais j'ai couru moi- « même au-devant de l'abyme ; « mes vues intéressées ont plongé « ma fille dans le désespoir, peut- « être dans le crime ! »

Je ne décrirai pas les scènes révoltantes dont il était souvent témoin ; de telles horreurs affligent trop l'humanité.

Parmi les prisonniers, on citait

Digitized by Google

avec une sorte de curiosité un mari et sa femme qui ne quittaient jamais leur chambre.

Une domestique, d'une singulière apparence, pourvoyait à leurs besoins : le mari était retenu par une maladie lente, et ce fidèle domestique le servait avec un zèle qui lui avait mérité l'admiration de tous les habitans de ce triste séjour.

Cette femme portait un vêtement si bizarre, qu'il ajoutait encore à la singularité de sa figure. Une veste de soldat, accompagnée d'un ample jupon bleu d'une étoffe grossière, couvrait une stature robuste; et sous un vieux chapeau, on découvrait des traits qui

Digitized by Google

semblaient avoir encouru les plus sévères disgraces. Une de ses joues était couverte de cicatrices, tandis que la perte d'un œil défigurait l'autre. Ses dents étaient à moitié brisées, et son nez paraissait avoir été écrasé par quelque coup furieux. Sous cet extérieur si peu gracieux, reposaient les qualités les plus estimables.

On savait que cet être singulier avait été le seul soutien de M. et de mistriss Marlow pendant une maladie sérieuse. Cette action touchante avait excité le plus vif intérêt et pour celle qui en était l'auteur, et pour ceux qui en étaient l'objet.

Francis désirait lier connais-

Digitized by Google

sance avec cette estimable famille. Il avait besoin de converser avec ceux dont le malheur adoucit l'ame ; la bruyante insouciance qui l'environnait révoltait son esprit.

Tibulle Godolphin pourvoyait généreusement à son existence. Il eût désiré pouvoir faire plus ; mais chaque jour quelque nouveau créancier faisait usage de ses droits ; et les satisfaire tous, était au-dessus du pouvoir de Tibulle. Le malheureux Edmond, en proie à ses remords, n'avait pas recouvré sa raison ; Sandford l'avait emmené à la campagne.

Un jour le geolier informa Francis qu'un étranger désirait lui par-

Digitized by Google

ler. Francis ayant dit qu'il pouvait entrer, il reconnut, à sa confusion, le père outragé de Louisa. Ses traits étaient altérés par le malheur et par le tems. Ils se regardaient dans un morne silence; enfin Briarly tendit la main, et une abondance de pleurs inonda son visage.

« Accablez-moi de reproches, « s'écria Francis; je les ai méri- « tés. Oh Briarly! Briarly! ta ma- « lédiction est tombée sur ma « tête. — Je ne suis pas digne « d'obtenir ton pardon. »

Briarly, essuyant ses larmes : « Donnez-moi votre main, dit-il, « je vous pardonne sincèrement. « Quand je vous ai maudit, vous

Digitized by Google

« étiez riche, orgueilleux ; mais « votre enfant ne m'avait rien fait; « ce n'était pas sur elle que j'ap- « pelais la vengeance du ciel. « Malheureux que je suis; depuis « que j'ai appris ce qui est arrivé, « je n'ai pas connu un instant « de bonheur. Ne devrai-je pas « compte à Dieu du malheur de « votre fille ? »

C'était trop pour Francis; il serra dans ses bras le brave fermier, dont le repentir s'était exhalé avec tant de franchise.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Francis apprit par Briarly qu'après avoir donné le jour à une fille, la victime de sa perfidie n'avait vécu que quelques mois ; le tems n'avait pu calmer ses regrets ni lui faire supporter sa honte. Elle était morte repentante de la faute qu'elle avait commise, et en recommandant son enfant aux soins de son père.

Peter Hayward, fidèle à sa promesse, avait acheté une ferme dans le Caernarvonshire, où il avait établi Briarly. C'est dans

Digitized by Google

cette paisible habitation que le fermier avait perdu sa fille. Toute sa tendresse s'était portée sur la petite Louisa ; depuis dix-huit ans elle avait été sans cesse l'objet de sa sollicitude.

Briarly avait beaucoup de connaissances en agriculture ; il avait profité de la position favorable de ses terres pour en augmenter le produit. Le desir de se rendre utile à ses voisins avait nécessité un voyage dans la capitale ; quoiqu'il fût peu instruit, il l'était assez pour savoir que tous les humains doivent s'entr'aider.

Cependant le souvenir du malheur de sa fille ne lui permit pas de laisser la jeune Louisa sans pro-

Digitized by Google

tecteur ; il avait cru plus convenable de l'amener avec lui.

La chute d'un homme tel que Francis ne pouvait manquer de faire un éclat dans le monde. A peine Briarly était-il arrivé à Londres, qu'il avait appris cette triste nouvelle.

L'honnête Briarly avait amassé une petite fortune par son travail et son économie ; il en fit l'offre à Francis, en ajoutant que son cœur et sa maison lui étaient ouverts.

Combien tant de générosité accabla l'homme malheureux qui sentait l'avoir si peu méritée !

Briarly apprit avec peine que

Digitized by Google

les dettes de M. Dives excédaient tout son avoir.

« Ne montrez pas tant de re-
« grets, mon noble ami, dit Fran-
« cis ; vous me déchirez l'ame !
« Mais vous pourriez me laisser
« voir... — Non, non. — Elle doit
« me haïr, me mépriser. Fille in-
« fortunée ! tu ne pourrais prodi-
« guer des caresses à ton père sans
« embrasser le meurtrier de ta
« mère. Hélas ! mes enfans ne sont
« nés que pour me détester. Or mé-
« prisable, que n'es-tu resté ense-
« veli dans le sein de la terre ! »

Briarly, touché de sa douleur, lui promit qu'il verrait sa fille le lendemain.

Digitized by Google

« Si vous étiez riche, » ajouta-t-il, « jamais ma Louisa ne vous « eût connu ; mais dans l'affreuse « situation où vous êtes, je serais « un monstre si je vous privais « des consolations de la nature. « Cependant armez-vous de cou- « rage ; Louisa est l'image vivante « de sa mère. Elle est timide ; il « faudra modérer votre émotion. »

Francis reçut cette promesse comme une faveur. Il ne voulait que la voir, verser dans son sein les larmes du repentir, et la rendre aux soins de celui qui avait tant de droits à sa tendresse.

Il passa la nuit dans une pénible anxiété. L'idée qu'un être intéressant lui était attaché par les

liens de la nature, fortifiait son ame; mais en retrouvant une fille, pouvait-il oublier celle qu'il avait perdue!

Il se leva avec le soleil; l'attente le rendait si impatient, qu'il ne pouvait tenir en place. Dans cette agitation, il descend pour prendre l'air: il n'avait pas marché long-tems, qu'un homme enveloppé d'une large redingotte s'avança de son côté. Il marchait lentement et paraissait absorbé dans une profonde mélancolie. Tout-à-coup cet étranger aperçoit Francis, le fixe, et s'éloigne avec une sorte d'aversion.

« J'ai mérité mon sort,» dit Francis; « la marque du crime est im-

Digitized by Google

« primée sur mon front; le ciel
« et les hommes m'abandonnent.
« Hélas! dois-je blâmer le monde
« de suivre l'exemple que je lui ai
« donné ? Non ! n'ajoutons pas
« l'injustice à toutes mes autres
« fautes. »

Il rentre dans sa chambre : un livre fixe ses regards ; c'était une bible qui lui avait été donnée par Henry, et qu'il avait apportée parmi plusieurs volumes. Il l'ouvre, et remarque quelques lignes tracées à la main sur la première page :

« Donné par Amélia Saint-
« Léger à son fils, qui ne man-
« quera jamais d'un ami, tant que
« ce livre sera en sa possession. »

Digitized by Google

« Ah ! pensait Francis, depuis « que j'ai perdu celui de qui je te « reçus, je n'ai pas trouvé d'ami. « Pourquoi t'ai-je si long-tems né- « gligé ? »

Il lut une demi-heure le passage de Job, et l'espérance ranima son cœur. Il entrevit un avenir plus heureux.

Briarly le surprit dans cette occupation. Une jeune fille l'accompagnait ; elle s'avança en tremblant et se jeta aux genoux de Francis. « Mon père, » dit Louisa. Ce nom le fit tressaillir. « Ma fille. » Il n'en put dire davantage.

« Mon père, » continua Louisa, du ton le plus doux, « consolez-

Digitized by Google

« vous; je viens pour vous conso-
« ler, pour adoucir vos peines.
« Regardez votre enfant, mon
« père; bénissez-moi. Si le monde
« vous fuit, Louisa ne vous aban-
« donnera jamais. — Oh non, ja-
« mais ! »

Briarly se joignit à sa petite-fille pour remettre le calme dans le cœur de Francis. Ils réussirent enfin, et ce père infortuné s'abandonna au doux sentiment de la nature.

Briarly alors lui raconta que Louisa sachant qu'il était prisonnier, avait ardemment désiré pouvoir rester près de lui, déclarant que le plaisir de retourner dans sa paisible demeure serait empoi-

Digitized by Google

sonné, si elle savait que l'auteur de sa vie languissait en prison, privé de ses consolations.

De quel regard expressif Francis paya cette piété filiale !

Briarly ajouta que, pour satisfaire entièrement aux desirs de Louisa, il venait de prendre un petit logement près de la prison, afin qu'ils pussent passer ensemble tous leurs momens.

Le bon fermier avait une manière franche de prodiguer ses consolations, qui faisait plus d'effet que les discours étudiés. « Vos « créanciers se lasseront,» disait-il, « quand ils verront qu'il est im- « possible que vous puissiez les

Digitized by Google

« satisfaire. Dès que vous serez « libre, vous viendrez avec moi ; « je vous enseignerai l'agricul- « ture. Vous serez heureux et tran- « quille ; et moi, qui n'ai plus « long-tems à vivre, je serai satis- « fait, en descendant dans la « tombe, de laisser ma Louisa sous « votre protection. »

Cette idée électrisa l'ame de Francis ; il lui semblait que la vie champêtre lui rendrait la tranquillité. Il écrivit à ses créanciers pour leur faire sentir combien il était affreux de détenir un homme qui n'avait pas le moyen de les payer ; que cette sévérité ne servirait qu'à empêcher leur débiteur de s'occuper d'une manière utile à leurs intérêts.

Digitized by Google

Tibulle aidait Francis de tout le pouvoir que les lois lui donnaient, et il lui faisait espérer d'obtenir avant peu sa liberté.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Lorsque Tibulle fut instruit que l'aimable Louisa était la sœur de l'objet de son premier amour, il redoubla de zèle pour les intérêts de Francis. Quoiqu'il ne fût plus jeune, il n'avait pu voir sans l'aimer, cette fille aussi simple que belle. Une jeune personne peut-elle jamais paraître avec plus d'avantage, que lorsqu'elle prodigue ses soins à l'auteur de ses jours!

Francis commençait à se réconcilier avec son sort. Sa fille ne le quittait pas, et Briarly était avec

Digitized by Google

eux aussi souvent que cela lui était possible.

Un jour que Louisa conversait avec son père, le fermier entre brusquement; il paraissait agité. Il se jette sur un siége en s'écriant: « O mon Dieu ! je vous remercie. « — Je le cherchais depuis si long- « tems; maintenant je l'ai trouvé, « je l'ai vu. »

— « Qui avez-vous vu, cher « papa? »

— « Mon ami. — L'ami de votre « mère, — de votre père, — de « tout le monde. »

— « Hayward? » demanda Francis.

Digitized by Google

— « Non, non ; l'homme dont « je parle est.....

— « Grand dieu ! quel est-il ?

— « Henry Saint-Léger. »

— « Saint-Léger ! — Bonté di- « vine ! — Mais quand ; où l'a- « vez-vous vu ? »

Briarly se remettant, apprit à Francis qu'en entrant dans la prison, il avait observé un homme conversant avec le gouverneur. Ayant cru reconnaître sa démarche, il s'était approché ; c'était Saint-Léger. Le tems et la maladie avaient altéré ses traits ; mais son ton affable, son regard obligeant n'étaient pas changé.

Henry se voyant remarqué par

Digitized by Google

un étranger, salua le gouverneur, qui le quitta en lui disant :

« Je suis charmé, M. Marlow, « de vous voir mieux portant. »

« Je m'aperçois que vous me « connaissez, dit Saint-Léger, en « s'adressant à Briarly ; mais vous « avez l'air d'un honnête homme, « et je me flatte que vous seriez « fâché d'ajouter, par une indis- « crétion, au malheur d'un inno- « cent. »

—« Vous malheureux, M. Henry ? « vous, l'ami des infortunés ? Alors « qui donc a des droits au bon- « heur sur la terre ? »

Briarly ayant dit son nom à Saint-Léger, ce dernier avait té-

Digitized by Google

moigné la plus grande satisfaction de cette rencontre imprévue.

Il avait appris avec peine les malheurs de son ancien ami : c'était la première fois qu'il en entendait parler ; sa position et une longue maladie lui ayant fait garder la chambre, depuis l'époque où Francis était entré dans le séjour de l'affliction.

Briarly avait témoigné le desir de connaître la cause d'une conduite si mystérieuse ; mais Saint-Léger avait seulement répondu :

« C'est une *longue histoire ;* » et changeant aussitôt de sujet, il s'était informé de la santé de Francis.

Digitized by Google

Briarly, empressé de réconcilier les anciens amis, en avait fait l'ouverture à Saint-Léger, qu'il n'avait pas eu de peine à déterminer.

Francis éprouvait une sorte de honte à l'idée de paraître devant un homme qu'il avait indignement traité. Cependant la généreuse bonté de Saint-Léger lui inspirait de la confiance, et il sollicita le fermier de lui amener son ancien camarade.

Lorsque Henry parut, Francis fut frappé de son état misérable ; la pauvreté personnifiée n'aurait pu se montrer sous une plus triste apparence.

Digitized by Google

Les deux amis s'avancèrent en versant des larmes; Francis tendit une main dont Henry se saïsit avec empressement. Le souvenir de leur enfance se retraçant à leur imagination, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et se livrèrent aux douces effusions de leur cœur.

Francis voulait balbutier une excuse; son ami se hâta de l'en empêcher.

Une foule de questions se succédèrent de part et d'autre, et Henry promit de présenter bientôt sa Cécilia à l'intéressante Louisa.

— « Vous êtes donc marié? » demanda Francis.

Digitized by Google

— « Je le suis, et à une femme « adorable, qui m'a soutenu dans « l'adversité ; qui m'a fait suppor- « ter avec courage les dangers, la « pauvreté et la prison. »

« Hélas ! » dit Francis, « j'ai « aussi une épouse ; mais elle a « empoisonné les jours de ma « prospérité, et elle m'abandonne « dans mon malheur. »

Saint-Léger le supplia d'oublier ses chagrins et de se livrer à l'espoir d'un sort plus heureux.

Henry, dans la soirée, ne manqua pas d'amener son épouse. Mistriss Saint-Léger avait des traits parfaitement réguliers, et auxquels un air de mélancolie

Digitized by Google

ajoutait beaucoup d'intérêt. Sa tournure était élégante, malgré qu'il fût évident que l'aisance n'était pas son partage.

Il y a des femmes dont les manières distinguées ne sauraient se cacher sous les lambeaux de la misère ; telle était Cécilia, l'épouse de Henry Saint-Léger.

Après les premiers complimens d'usage :

« Peut-être avez-vous oublié, « ma bonne amie, » dit Saint-Léger, « que vous êtes parente « de mon ancien camarade ? Mon « cher Francis, Cécilia est la fille « d'Auguste Montauban. »

Francis rougit : il se rappelait

Digitized by Google

combien ses parens avaient montré de dureté envers cette famille.

Briarly, qui, depuis ses malheurs, avait pris en aversion tous les gens riches, s'imagina que la fille d'un noble devait être remplie de fierté; mais quand il la vit adresser la parole avec bonté à Louisa, qu'il l'entendit parler des travaux de la campagne avec intérêt, il déclara n'avoir jamais vu de femme plus instruite ni plus aimable.

Cet accroissement de société fut d'un grand secours à Francis: il endurait sa prison avec patience; et sans le cruel souvenir de Martina, il se fût estimé plus

Digitized by Google

heureux que dans le tems de son opulence.

Henry se rendit enfin aux demandes réitérées que lui fit son ami de connaître son histoire : il l'assura cependant, que plusieurs événemens de sa vie étaient tellement romanesques, qu'il n'oserait en faire le récit à d'autres personnes qu'à des amis qui ne pouvaient douter de sa véracité.

Plus d'une soirée fut employée à raconter l'histoire de Saint-Léger. Briarly et Louisa écoutaient avec intérêt, tandis que Francis se reprochait souvent d'avoir, par sa conduite, exposé son ami à des malheurs qu'il aurait pu lui éviter.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Saint-Léger commença son récit en ces termes :

« Je n'ai pas l'intention de vous faire un reproche, mon cher Francis, en vous disant qu'après vous avoir quitté, je pris la résolution de ne jamais vous revoir : je ne soupçonnais pas alors que l'opulent M. Dives pût se trouver dans le cas de désirer les consolations du pauvre Saint-Léger.

« Après vous avoir dit adieu, je volai chez ma mère, dont la situation était changée. Sa santé l'avait forcée de renoncer à toute occupation, et elle vivait du fruit de ses économies.

Digitized by Google

« Je consentis à rester un mois avec elle, après quoi j'étais résolu de courir le monde, et de n'exister que de mes propres moyens. Quelques jours après mon arrivée, ma mère reçut une lettre signée *Peter Hayward*. Cet homme singulier l'assurait du respect qu'il conservait pour la mémoire du capitaine Osborne et pour celle de mon père. Il terminait par lui demander où il pourrait me trouver, ayant des amis qui s'intéressaient vivement à moi, et qui désiraient me mettre dans le chemin de la fortune.

« J'avais une aversion insurmontable pour la vie dépendante : je pensais que la Providence nous

donne en naissant les moyens de pourvoir à nos besoins ; ainsi je suppliai ma mère de ne point satisfaire à cette lettre obligeante, et de me laisser libre de suivre la carrière que je voulais parcourir.

« Ma tendre mère s'inquiétait cependant sur mon sort futur ; quelles seraient mes ressources ? où porterais-je mes pas ? Je ne pouvais satisfaire à ces questions.

« Le monde entier m'était ouvert,
« La Providence mon seul guide. »

« Je formai le projet de ne revenir que pour partager mon bonheur avec celle pour qui je souhaitais la richesse. Si j'étais malheureux, me disais-je, faudrait-il que je portasse la douleur dans le sein

Digitized by Google

qui m'a nourri. Ma mère m'avait forcé d'accepter vingt guinées ; et je sentais que si elle me savait dans la misère, elle se dépouillerait pour moi : je voulais donc qu'elle ignorât le lieu de ma retraite, jusqu'à ce que je pusse adoucir son sort.

« Notre séparation lui coûta bien des larmes. Je lui promis formellement qu'elle me reverrait aussitôt qu'un rayon d'espoir couronnerait les efforts que j'allais entreprendre.

« Ainsi j'entrais dans le monde, tel que l'avait fait mon respectable père, possédant pour tout bien le courage et l'honneur. O mes chers parens ! vos leçons sacrées

ont fortifié mon ame contre l'adversité ; elles m'ont préservé contre les tentations, et consolé dans la pauvreté.

« J'avais fait peu de connaissances à Londres, ne quittant que fort rarement la maison de M. Dives, et je pensai que pour y vivre inconnu, il me suffisait de changer de nom : j'adoptai celui de *Marlow ;* et prenant un petit logement, je me déterminai à essayer mes talens dans la littérature.

« Je fis quelques imitations d'Ovide, et m'empressai de les offrir à un libraire, qui ne voulut pas même les lire. Je lui proposai des satyres : ce mot piqua sa curiosité ; mais lorsqu'il lut le nom d'Horace

Digitized by Google

en tête de mon manuscrit, il m'avoua franchement qu'un tel ouvrage ne paierait pas les frais d'impression. C'était la satyre des personnes en place qui pouvait produire beaucoup, et un tel genre répugnait trop à ma délicatesse pour l'entreprendre.

Cependant le libraire, qui voyait combien je désirais travailler, m'offrit de l'emploi. Je l'acceptai avec empressement, et me trouvai bientôt confondu avec cette foule d'infortunés dont tous les efforts suffisent à peine à une triste existence.

Je passais des semaines entières à préparer les feuilles d'un nouveau dictionnaire, ou à corriger

une grammaire. Ce travail convenait peu à un jeune homme ardent, qui eût désiré exercer son imagination : cependant je m'estimais heureux de pourvoir à mon existence sans violer mes principes. Je passai cinq ans sans qu'aucun moyen nouveau se présentât. J'avais essayé d'adoucir ma position par quelques pièces de vers que je composais pendant mes heures de loisir ; mais j'en retirais si peu, que souvent j'ai lutté contre les premiers besoins de la vie. Dans cet état de détresse, j'éprouvais qu'une conscience pure donne bien du courage. Je manquais de tout ; mais je n'avais point à me reprocher d'avoir écrit une ligne qui pût

Digitized by Google

choquer l'oreille la plus chaste, ni faire injure à la dignité de l'homme.

Quelque desir que j'eusse de changer l'emploi monotone auquel j'étais condamné, le sort pouvait m'y fixer pour toujours, sans un incident qui me tira de mon obscurité, et me fit passer tout-à-coup de la plus triste apathie à un torrent d'actions dont la rapidité surpassa plus d'une fois mon imagination.

J'étais un jour dans la boutique de mon libraire, lorsqu'un ecclésiastique se présenta pour faire imprimer un sermon. Il me fixa attentivement, fit quelques ques-

Digitized by Google

tions à voix basse au libraire, et se retira.

J'appris que cet homme était chapelain de lord Holland, qui avait su discerner son mérite quand l'infortune l'avait placé dans l'obscurité. Ce vénérable vieillard était l'ennemi de ces écrivains dont la doctrine nouvelle prive les malheureux des secours que la religion leur offre, et ajoutent ainsi aux tourmens de cette vie, sans permettre l'espoir consolant d'un meilleur avenir.

Le libraire ajouta qu'il lui avait demandé quelques détails sur mon compte, et l'avait chargé de m'inviter à déjeûner chez lui le lende-

Digitized by Google

main. Flatté de pouvoir rendre mes hommages à cet homme respectable, je m'informai de son nom; c'était Melross, — le pauvre curé qui habitait autrefois près de la ferme de mon père, enfin celui qui avait versé dans mon esprit les premiers principes de l'instruction. Combien je me trouvai heureux de revoir le digne tuteur de mon enfance ! il me tardait de le féliciter sur le succès de ses talens et de ses vertus.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Je me présentai le lendemain chez le vénérable chapelain, et j'en fus reçu avec autant d'amitié que de politesse. Il me dit qu'il m'avait reconnu en entrant chez le libraire; mais que m'ayant entendu appeler du nom de Marlow, il n'avait pas cru devoir alors se faire reconnaître de moi. Il me parla avec éloge de mon père et de ma mère, et finit par déclarer qu'il ne pouvait soupçonner le fils d'un couple aussi vertueux, d'avoir rien fait qui pût le rendre indigne de porter leur nom.

Digitized by Google

Je m'empressai de lui faire connaître les raisons qui m'avaient forcé de le changer, et je fus assez heureux pour obtenir son approbation.

Il m'apprit alors qu'après avoir été renvoyé de sa cure par le méprisable Phuzer, il s'était rendu à Londres, où le hasard l'ayant fait prêcher devant le chapelain de lord Holland, il en avait été remarqué avec intérêt, et avait obtenu une cure par son entremise. Ce digne homme était mort quelques années après, et lord Holland préférant le bonheur de ses paroissiens à toute autre considération, appela Melross pour remplir la place vacante.

Digitized by Google

Lord Holland avait consacré une certaine somme pour être distribuée chaque année à ceux de ses paroissiens qui s'étaient fait le plus remarquer par leur bonne conduite et par leur exactitude à remplir leurs devoirs. Cette honorable distinction était soumise au jugement du bon Melross, qui s'en acquittait de manière à captiver la bienveillance de son patron et le respect de la paroisse.

Il témoigna le plus vif desir de m'être utile, et me dit qu'il croyait en son pouvoir de m'ouvrir une carrière plus agréable que celle dans laquelle je me trouvais restreint. Je le remerciai, et le quit-

Digitized by Google

tai après lui avoir promis de le revoir sous peu de jours.

Lorsque j'y retournai, le bon chapelain me reçut les bras ouverts, et m'annonça qu'il avait réussi au-delà de ses espérances.

Le général Grandford avait un fils qui devait bientôt rejoindre son régiment; son intention était d'accorder une commission à un homme qui pût servir de guide et d'ami à son fils, en même tems qu'il suivrait son instruction.

Le fils du Général était fort jeune et annonçait les plus heureuses dispositions; de sorte que le chapelain ne doutait pas qu'une telle situation ne me fût agréable.

Digitized by Google

Je fis cependant plusieurs objections ; mais Melross chercha à me convaincre que l'impétuosité de mon caractère pouvait me plonger dans l'erreur ; que loin d'être considéré comme un objet de charité par le Général, ce qu'il ferait pour moi était à titre d'instituteur de son fils ; que sous tous les rapports, je serais l'égal du jeune Frédéric, et son supérieur par l'âge et les connaissances. Ainsi les services que je pouvais rendre seraient toujours au-dessus de ceux que j'aurais reçus.

La vie de soldat avait toujours été l'objet de mes desirs ; d'ailleurs dans ma position, l'épée me paraissait un emploi préférable à

Digitized by Google

la plume. Je cédai aux sollicitations de mon respectable ami, qui m'introduisit chez le général Grandfort.

Le Général m'accueillit avec un air de franchise qui dissipa toutes mes craintes. Il était impatient de me voir, disait-il, d'après ce que M. Melross lui avait dit de moi.

Le Général était cadet d'une famille noble ; il n'avait reçu d'autre héritage que son épée ; et son esprit n'avait pas contracté cette fierté qui domine la plus grande partie des nobles. Je me trouvai libre en sa présence ; il me semblait voir un ami ; toute idée de protecteur fut bannie de mon imagination.

Digitized by Google

Frédéric Grandfort parut ; sa démarche était noble, son air martial, et son œil plein de feu. Son père lui dit que j'étais la personne que M. Melross avait bien voulu introduire chez lui ; il ajouta :

« M. Marlow a la bonté d'être « votre guide ; et si vous voulez « conserver ma tendresse, je vous « commande de le chérir et de le « respecter. »

Le jeune homme répondit vivement qu'une telle injonction était inutile, son cœur s'étant déclaré pour moi avant que son père eût prononcé sa volonté.

Le Général me pria de prendre dès le lendemain mon appartement chez lui, ce que je promis.

Digitized by Google

Je ne quittai pas le bon chapelain sans le remercier de ce qu'il avait fait pour moi. Il me dit que probablement je passerais un an ou deux chez le Général, avant de partir avec Frédéric pour le champ de la gloire. Je l'assurai que je ferais tout pour mériter la bonne opinion qu'il avait donnée de moi.

Je sentais que le soin d'un jeune homme était une sérieuse entreprise. Le caractère de Frédéric m'avait paru franc ; je résolus de ne consulter en tout que son bien ; et avec un tel motif pour guide, je me flattais de le conduire dans le chemin de l'honneur et de la vertu.

Je pris congé de mon libraire

en lui témoignant ma gratitude pour toutes les marques de bonté qu'il m'avait prodiguées.

La famille du Général me reçut avec la même attention que si j'eusse été le frère de Frédéric.

Augusta Grandfort, la sœur de mon pupille, avait alors seize ans ; sa tournure était aussi romanesque que son esprit. Elle était grande, mais d'une complexion délicate. Son air imposant n'avait cependant rien de dur, et son œil exprimait à-la-fois le feu du génie et la douceur du sentiment. Si elle eût vécu du tems de la chevalerie, elle eût été la compagne de quelque généreux chevalier dont elle eût partagé les travaux. Les his-

Digitized by Google

toires merveilleuses enflammaient son imagination ; elle en faisait sa lecture favorite, et son esprit s'égarait souvent dans une sorte de délire que sa raison avait peine à calmer.

Cécilia était alors sa compagne : la mort lui avait enlevé ses parens ; et la généreuse Augusta, touchée de ses malheurs, lui offrit un asile chez son père. Sa bonté s'étendit jusque sur le frère de Cécilia, auquel le Général procura de l'emploi à l'armée, pour satisfaire aux sollicitations de sa fille.

Voir Augusta, et ne pas éprouver le plus tendre intérêt, eût été difficile.

Digitized by Google

Le premier regard ne décida point mon amour pour Cécilia; le tems devait me découvrir par degrés ses vertus et ses qualités, qui, une fois connues, ne peuvent jamais s'oublier.

Je trouvai Frédéric tel que je pouvais le désirer. Nous étions presque toujours ensemble, et il apprit bientôt tout ce que je savais. Son père, charmé de ses progrès, redoubla d'égards pour moi.

Ainsi, après cinq ans de mortifications et de souffrances, je me trouvais au milieu d'une famille respectable qui me témoignait de l'amitié; mon tems s'écoulait dans une étude agréable,

Digitized by Google

et la présence des deux jeunes personnes embellissait la scène.

Cécilia était douce et réservée. L'enthousiasme d'Augusta pour les romans, avait donné à toutes ses manières une sorte d'exaltation qui la faisait remarquer. Persuadée que son cœur était pur, Augusta mettait trop peu de soins à conserver la bonne opinion des autres; elle ne faisait que du bien, et cependant elle agissait quelquefois de manière à laisser croire que ses principes étaient mal établis. Le jugement du public ne méritait, suivant elle, que le mépris. Cette erreur fatale a perdu plus d'une femme estimable. Il faut non-seulement être vertueux,

Digitized by Google

mais il est nécessaire de le paraître; le monde ne juge que sur nos actions, et son jugement est sans appel.

Le jeune Montauban visitait souvent le Général. Sa reconnaissance pour Augusta n'avait point de bornes. Cécilia voyait avec inquiétude l'assiduité de son frère; elle tremblait que l'aimable familiarité de son amie ne fît naître dans le cœur de Montauban des sentimens qui ne devinssent nuisibles à son honneur et à son repos.

Il n'y avait point d'amour dans la partialité de la généreuse Augusta pour Montauban; elle se livrait au plaisir de lui avoir été utile, et cherchait à lui faire pas-

Digitized by Google

ser agréablement tous les instans qu'il lui consacrerait.

Le jeune homme, enflammé par les plus tendres sentimens, interprétait différemment la conduite d'Augusta. Il voulait en être aimé, et se persuada bientôt qu'il possédait son cœur.

Cécilia sentit combien cette méprise pouvait devenir funeste au bonheur de son frère et à la réputation de son amie. Elle avertit Montauban du danger ; mais que peuvent les leçons de la prudence sur un jeune homme vivement épris ?

Elle crut devoir faire entendre à Augusta que peut-être le monde

Digitized by Google

interpréterait mal les visites trop fréquentes de son frère, et que cela pouvait lui nuire dans l'esprit de ceux qui avaient des droits pour prétendre à sa main.

« Je remercie ma chère Cécilia « de ses conseils; mais tant que je « me conduis bien, le monde est « très-libre de croire ce qu'il vou- « dra. » Telle fut la réponse d'Augusta.

Je passais une partie de la journée avec cette femme aussi aimable que singulière; nous lisions l'histoire ensemble. Cécilia et son frère nous quittaient rarement. Augusta me fixait quelquefois d'un air si tendre, que malgré mon peu de vanité, je ne pus me défendre

Digitized by Google

d'imaginer que je ne lui étais point indifférent.

Cette découverte, loin d'avoir quelque charme pour moi, me pénétra d'inquiétude et de regrets.

Etre introduit dans une maison avec bonté, y recevoir toutes sortes d'égards, et payer tant de générosité par une infâme bassesse; profiter de la faiblesse d'une jeune personne pour tromper l'espoir de sa famille, cette idée me fit frémir.

J'ai souvent réfléchi avec surprise, que dans un pays où les lois sont sévères, aucun châtiment n'est réservé pour celui qui se rend coupable de cette perfidie.

Digitized by Google

Un malheureux perd la vie pour des crimes auxquels le désespoir et la faim l'ont poussé ; et l'homme qui abuse des droits de l'hospitalité pour ravir une fille à ses parens, reste impuni !

Montauban ne tarda pas à s'apercevoir de la préférence que sa bienfaitrice m'accordait. La violence de sa passion lui fit concevoir mille craintes qui le réduisirent au désespoir.

D'un autre côté, mon jeune pupille était éperduement épris de Cécilia ; il m'en avait fait la confidence sous le sceau du secret ; de sorte que je me trouvais dans un labyrinthe dont il me paraissait difficile de sortir. Le Général avait

Digitized by Google

en moi la plus grande confiance : j'aurais voulu l'avertir du danger ; mais pouvais-je violer le secret de l'amitié ? D'ailleurs Augusta méprisant l'opinion publique, se conduisait généralement avec tant de familiarité, que je pouvais m'être trompé en soupçonnant qu'elle eût quelque penchant pour moi. La crainte de paraître ridicule me fit garder le silence.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Rempli d'inquiétudes, je souhaitais chaque jour que le départ de Frédéric fût fixé au lendemain. Il me semblait que notre absence effacerait des sentimens que le Général ne pouvait approuver, et que sa tranquillité ne serait point troublée.

Une année de calme et de plaisir était écoulée; maintenant l'horizon commençait à s'obscurcir. Le jeune Grandfort ne pouvant surmonter sa passion pour Cécilia, lui en avait fait l'aveu. Cécilia,

Digitized by Google

insensible à l'amour de Frédéric, le conjura d'y renoncer. Elle avait obtenu la protection du Général par la généreuse amitié de sa fille; et encourager l'union de l'héritier d'une famille respectable avec une pauvre orpheline, était à ses yeux le dernier degré d'ingratitude.

Elle savait qu'une telle alliance porterait le malheur dans l'ame d'un bon père; d'ailleurs, quelle confiance pourrait-elle inspirer à son époux? ne soupçonnerait-il pas un jour que la fortune l'avait déterminée à violer ses devoirs? Elle n'ignorait pas qu'en perdant l'estime de son époux, rien ne pourrait l'en dédommager. Frédé-

ric ne put se défendre de respecter des sentimens si délicats, et le chagrin consumait son cœur.

Le jeune Montauban, insensible au noble exemple que lui donnait sa sœur, continua de s'abandonner à son penchant et d'aspirer à la main de sa bienfaitrice.

Je n'étais pas exempt de ma portion de chagrin. Augusta redoublait chaque jour d'attention pour moi ; elle réclamait mon opinion jusque dans les choses les moins importantes. Je mettais tous mes soins à éviter une confiance qui blessait mes sentimens. Mais loin d'être rebutée de ma froideur, elle me recherchait avec une invincible persévérance, et

ma position devenait très-pénible.

Montauban, irrité des leçons de sa sœur, qu'il ne pouvait déterminer à approuver sa conduite, résolut d'écrire à Augusta pour lui déclarer son amour.

Cécilia, choquée d'un projet si contraire aux principes qui la guidaient, se jeta aux pieds de son frère, le conjurant, au nom de leur ancienne affection, d'abandonner un dessein qui ne pouvait que les couvrir l'un et l'autre de blâme et de confusion. Le jeune homme répondit froidement qu'il était invariablement déterminé à écrire le lendemain matin. Cécilia sécha ses larmes; elle vit

Digitized by Google

que toute remontrance serait sans succès.

Augusta reçut la lettre et la lut avec émotion ; elle demanda sur-le-champ son amie, et un domestique vint lui apprendre que miss Montauban s'étant levée avec le jour, avait employé quelques momens à écrire, qu'elle avait ensuite demandé une voiture, et qu'elle était partie en versant un torrent de larmes.

Augusta prit cet écrit et lut :

« Adieu ma chère, mon aimable Augusta. Je vous fuis, « parce que je n'aurais pu supporter de vous paraître ingrate. « pourrez-vous ne pas me soup-

« çonner quand vous recevrez la « proposition que mon frère doit « vous faire ? J'ai pleuré, supplié, « tout a été sans effet. Il ne me « reste d'autre moyen pour expri- « mer la confusion que m'inspire « sa conduite, que d'abandonner « l'asile respectable que votre père « m'avait accordé.

« Une autre raison me force à « cette démarche : votre frère, ma « chère Augusta, m'a fait l'offre « la plus honorable ; mais faut-il « que deux infortunés que votre « humanité a sauvés de la misère, « ne soient entrés dans votre fa- « mille que pour y porter le dé- « sordre ? Non, non ; le repos de « votre frère, le vôtre, tout me

Digitized by Google

« commandait la fuite. Ne craignez rien pour moi ; il me reste « un asile. Je ne vous y verrai pas ; « mais le sacrifice que je fais à « l'honneur, m'assure que vous « m'aimerez toujours.

« CÉCILIA. »

« Vertueuse fille ! » s'écria Augusta.

« Vertueuse fille ! » répéta mon cœur ; « elle a sacrifié la fortune à « l'intégrité. Puisse la protection « du ciel la suivre dans sa re- « traite ! »

Cette lettre avait été remise avant le déjeûné. Lorsque le Général et son fils descendirent, le jeune homme fixait alternative-

Digitized by Google

ment la porte et la place que Cécilia avait habitude d'occuper ; son inquiétude augmentait à mesure que le tems s'écoulait. Enfin le repas étant terminé, je me disposais à suivre Frédéric, quand sa sœur me pria de rester, ayant quelque chose de *très sérieux* à me communiquer.

Elle prononça ces mots avec tant de fermeté, qu'il était impossible de ne pas lui obéir, et je restai immobile.

Son père et Frédéric, accoutumés à la liberté de ses manières, ne firent nulle attention à ce qu'elle avait dit, et nous laissèrent seuls. Je m'aperçus bientôt que l'esprit d'Augusta était fortement agité ;

Digitized by Google

ses joues se couvraient du plus vif incarnat ; son cœur paraissait oppressé. Enfin un effort violent sembla lui rendre l'usage de la voix.

« Je connais la générosité de « vos sentimens, M. Saint-Léger, » dit-elle ; « je l'admire, et suis sur « le point de la mettre à une forte « épreuve. Je suis convaincue « qu'une femme ne peut avoir à « se repentir de se confier à un « homme rempli de toutes les « vertus. »

Ce discours me couvrit de confusion ; je n'étais point en état de l'interrompre.

« Henry Saint-Léger, vous allez

« lire au fond de mon cœur ; je ne « vous demande pas le secret, « parce que le moindre soupçon « de ma part serait une injure. « Avant de vous parler de moi, il « est indispensable que je vous « explique les circonstances qui « regardent le jeune homme qui, « ce matin, m'a fait une proposi- « tion très-sérieuse.

« Je dois déplorer son impru- « dence ; puisqu'elle me prive « d'une amie douée des qualités « les plus estimables, et de la plus « parfaite sensibilité.

« Retrouver cette compagne « chérie, et l'entourer de la pro- « tection de l'amitié, sera ma pre- « mière étude, aussitôt que mon

« cœur aura retrouvé le calme « qu'il a perdu depuis quelque « tems. — Oh, Henry ! — Mais je « m'égare.

« Mon père éprouva bien des « difficultés en entrant dans le « monde ; les parens de Montau- « ban et de Cécilia étaient, comme « lui, nobles et pauvres ; mais le « succès ne couronna point leurs « efforts. — Ils moururent en lais- « sant deux intéressantes créatu- « res dans l'abandon. La femme « d'un pauvre soldat recueillit ces « deux orphelins, et par un tra- « vail assidu, les préserva du be- « soin. Cette femme estimable se « nomme Jane Wildfire ; elle vit « encore et subsiste d'une pension

Digitized by Google

« que mon père lui a accordée.

« Le père de Cécilia servait en « même tems que le mien, et il « était capitaine de la compagnie « à laquelle Wildfire appartenait.

« Cet homme était un excellent « soldat ; mais dans un moment « d'ivresse, il insulta le comman- « dant, et fut condamné à rece- « voir une punition sévère. Sa « femme, qui suivait les bagages, « fut se jeter aux pieds de Mon- « tauban ; et obtenant par son in- « tercession, la grace de son mari, « sa reconnaissance ne connut « point de bornes.

« Dans le tems de la guerre avec « les Américains, cette femme

« sauva la vie à mon père. C'est « depuis cette époque qu'il lui « paye annuellement une pension, « et c'est cette ressource qui l'aida « à soutenir les deux orphelins.

« Mon père eut connaissance « de ce trait ; il fut touché du dé- « vouement de cette bonne créa- « ture ; et honteux de penser que « les rejetons d'une famille dis- « tinguée, dussent leur existence « à la piété laborieuse d'une pau- « vre femme, il la fit prier d'ame- « ner les deux enfans chez lui.

« Charmée de la beauté de ces « êtres intéressans, je me trouvai « heureuse de les avoir pour com- « pagnons de mes jeux, et sup-

« pliai mon père de les laisser avec « moi. Il y consentit ; et de ce mo- « ment je m'attachai à mes petits « amis, comme si les liens du sang « nous eussent unis.

« Mon père résolut de faire « prendre à Montauban le parti « des armes, n'ayant point de for- « tune pour soutenir le rang de ses « ancêtres. Quant à Cécilia, elle « a été élevée comme ma sœur, et « son attachement a bien récom- « pensé les soins que ma famille « a pris d'elle. »

Augusta confessa avec franchise que son amie l'avait garantie plus d'une fois de la méchanceté par des conseils prudens, qu'elle sa-

vait donner sans bassesse comme sans aigreur.

Elle avait refusé plusieurs partis considérables, par une délicatesse de sentimens qui lui faisait honneur. Enfin, Augusta déclara que s'il fallait citer la femme qui faisait le plus bel ornement de son sexe, elle n'hésiterait pas à nommer Cécilia Montauban.

Augusta convenait que cette amie l'engageait souvent à se montrer plus sensible à l'opinion publique. Mais son insouciance à cet égard était dans son caractère; elle ne croyait pas que sa conscience pût être moins sévère que le monde; et privée des avis persuasifs d'une tendre mère, elle

s'était livrée sans crainte à son penchant.

Son père la laissant maîtresse de son tems, elle avait reçu les jeunes gens dont les talens ou la conversation l'amusaient; ses heures de loisir étaient employées à la lecture des romans qui lui paraissaient les plus intéressans. Plusieurs amis de sa famille avaient cru devoir lui faire des observations, qu'elle n'avait pas écoutées. Enfin la liberté de ses manières avait encouragé deux jeunes gens estimables à se croire aimés d'elle. Elle craignait d'avoir occasioné leur malheur, de même que celui de Montauban. Elle en était fâchée; mais n'ayant pas eu l'inten-

Digitized by Google

tion de faire mal, elle ne se croyait point blâmable.

« J'ai cru devoir entrer dans « tous ces détails, monsieur Saint-« Léger, ajouta-t-elle, afin que « vous connaissiez mon carac-« tère : je voudrais vous faire lire « dans le fond de mon ame ; vous « y verriez que je n'ai pas l'inten-« tion de vous cacher ma plus se-« crète pensée.

« La lettre que j'ai reçue ce « matin, exige que je m'expli-« que : ce jour va décider de mon « sort ; et c'est de vous qu'il dé-« pend.

« L'amitié de ma marraine a « mis en ma possession 12,000 liv.

Digitized by Google

« sterling de rente. Si je meurs « sans être mariée, cette fortune « retourne à ses parens ; mais ils « sont riches, et je ne leur fais « nulle injustice en donnant ma « main à celui qui possède mon « cœur.

« Je vous déclare, monsieur « Sait-Léger, que vous êtes le « seul homme qui m'ayez fait dé- « sirer de renoncer à l'heureuse li- « berté dont je jouis depuis long- « tems. J'avais toujours pensé « qu'une femme sacrifiait, en se « mariant, tout le bonheur qu'elle « peut goûter sur la terre ; vous « seul avez pu me faire croire le « contraire.

« Je connais vos principes ;

« je sais que, loin de souhaiter
« la main d'une femme riche,
« vous sacrifierez les sentimens
« qu'elle eût pu vous inspirer,
« dans la crainte de paraître inté-
« ressé ; mais vous ne devez pas
« prétendre à être seul généreux.
« Ma main et ma fortune sont à
« votre disposition : ne m'affligez
« pas par une réponse précipi-
« tée. Je quitte Londres pour
« quelques jours ; profitez de ce
« tems pour réfléchir, et soyez
« assuré que, telle que soit votre
« décision, mes sentimens pour
« vous ne changeront jamais.

« Vous penserez peut-être que
« je sors des bornes de la déli-
« catesse, en vous faisant cette

« proposition ; mais j'ai toujours « préféré la pure vérité à toute au- « tre considération ; et je serais « méprisable à mes propres yeux, « si je n'avais pas la même fran- « chise pour celui dont je vou- « drais assurer le bonheur, dont « je voudrais partager les plaisirs « et les peines. »

Je fixai Augusta au moment où elle me quittait : elle était baignée de larmes ; ses yeux cependant brillaient d'un feu qui lui donnait l'air d'une créature céleste.

Je restai confondu de ce qui venait de se passer. « Grand Dieu ! » m'écriai-je, « quel assemblage « d'erreur et de droiture : elle mé- « prise l'opinion du monde, et

« s'est rendue l'objet de la cen-
« sure, avec des vertus qui de-
« vaient la faire respecter ! »

La tâche qui m'était imposée était pénible à remplir ; je ne balançai pas à me déterminer.

Je ne sentais pas pour Augusta le sentiment qui la faisait agir : elle était généreuse ; devais-je être perfide ? devais-je me rendre coupable du double crime de trahir la confiance du Général et la tendresse de sa fille ? Pouvais-je répondre au penchant de l'intéressante Augusta par une froide estime ? De quel bonheur eût été suivi un hymen formé sous de si tristes auspices ?

Digitized by Google

Je résolus d'écrire à Augusta le lendemain, et me flattais qu'agissant avec droiture, le Ciel et les hommes approuveraient ma conduite.

Une tempête s'élevait dans ce moment contre moi, et je reçus les reproches de trois personnes envers lesquelles j'avais rempli strictement mon devoir.

Augusta, avant de quitter son père, l'avait informé du sujet de notre entrevue, en le suppliant à genoux de ne point s'opposer à ses desirs.

Il avait contenu son émotion devant elle ; mais aussitôt qu'elle fut partie, son courroux s'exhala

Digitized by Google

en liberté, et il courut faire part à Frédéric de ce qu'il venait d'apprendre.

Le jeune homme avait de plus que son père, pour m'en vouloir, un motif secret dont je n'eus connaissance que quelque tems après.

La femme qui servait Cécilia, avait appris à Frédéric que sa proposition n'avait point été rejetée par une excessive délicatesse, mais par la préférence que sa maîtresse entretenait pour moi. Pour le convaincre de ce qu'elle avançait, elle produisit une large feuille de papier sur laquelle étaient dessinés mes traits, et qu'elle avait découvert en pres-

Digitized by Google

sant un ressort du secrétaire de Cécilia.

Frédéric, alarmé de cette découverte, imagina que j'avais occasioné la fuite de Cécilia, et que, doublement perfide, je cherchais à m'insinuer dans les bonnes graces de sa sœur.

Cet inconséquent jeune homme porta cette nouvelle à Montauban, qui, furieux de la préférence que m'accordait Augusta, et ne sachant qu'imaginer du départ de sa sœur, s'abandonna à la jalousie et à la vengeance.

Le Général même, quoique d'un esprit très-froid, fut si choqué de tant des présomptions contre moi,

qu'il porta un jugement dont il m'a témoigné bien des regrets depuis.

Je remarquai la froideur que l'on affectait de me montrer ; et j'en fus d'abord un peu déconcerté. Pendant le dîner, je vis que l'on se parlait à l'oreille, en me regardant avec ironie. Persuadé que je n'avais rien à me reprocher, je crus qu'il m'était convenable de conserver la neutralité, jusqu'à ce qu'une accusation directe me mît dans le cas de me justifier.

Vers la fin du repas, le Général dit à Montauban :

— « N'avez-vous aucune nou-« velle de votre sœur ? »

Tous les yeux se fixèrent sur moi.

— « Aucune, » répondit le jeune homme.

— « Cela est bien étonnant, » dis-je alors ; « mais quel que soit « le lieu de sa retraite, Cécilia « est si bonne, que la Providence « ne peut l'abandonner. »

Le Général raconta l'histoire d'un jeune homme qui avait été admis dans une famille, où on le traitait comme un fils, comme un frère. « Enfin, » dit-il, « com- « ment croyez-vous qu'il répondît « à tant de faveurs ? »

Les deux jeunes gens donnèrent leur opinion.

Digitized by Google

« Vous gardez le silence, mon-
« sieur Saint-Léger, » continua le Général. « Comment croyez-
« vous que celui dont je parle de-
« vait se conduire ? »

Je répliquai « qu'il ne devait
« pas se laisser intimider par un
« injuste soupçon ; que s'il avait
« été reçu comme instituteur, il
« devait parler et agir avec la con-
« fiance que donne l'intégrité, et
« avec la fermeté d'un homme. »

« Supposons, » dit le frère de Cécilia, « qu'il abusât de la fai-
« blesse d'une jeune..... »

« Arrêtez, » m'écriai-je ; « ne
« me forcez pas à prouver que la

« perfidie dont voulait parler le « Général soit *possible.* »

Je regardai fixement Montauban ; il rougit, et se trouva déconcerté : il ignorait que j'eusse connaissance de sa lettre à Augusta ; mais sa conscience lui reprochait de m'accuser d'une faute dont il était lui-même coupable.

Le Général, voyant son désordre, restait dans le plus grand étonnement.

Frédéric seul, dévoré de jalousie, continua de m'accuser indirectement. Son père gardait le silence : son œil expressif semblait me demander si j'étais coupable ou non.

Digitized by Google

« J'avais résolu, » m'écriai-je, « de renoncer à toute protection, « et je dois maudire le moment « où j'ai pu rompre un tel projet. « Où sont les personnes qui ont « à se plaindre de moi ? Je ne « m'abaisserai point à répondre « à des accusations indirectes : je « puis retourner dans la situation « où M. Melross m'a découvert ; « c'est là que pourront me trou- « ver ceux qui doutent de mon « honneur.

— « Restez, monsieur Saint- « Léger, » dit le Général.

— « Je périrais plutôt. Non, « non ; je ne puis regarder aucun « de vous comme un ami, tant

« que l'affront que je reçois ne
« sera point réparé. »

Je regardai fièrement mes accusateurs, et je sortis.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Pénétré du plus profond chagrin, j'allai chez le digne Melross; je l'informai de ce qui s'était passé, et il chercha à me consoler. Mais mon orgueil avait pris l'alarme : je jurai de ne jamais retourner chez un homme qui avait suspecté ma droiture et blessé mon honneur.

Je m'attendais à recevoir un cartel le lendemain ; et quoique le duel fût pour moi un sujet d'horreur, dans cette occasion, il fallait cependant choisir entre

Digitized by Google

l'honneur et l'infamie. Je ne regardais pas comme une chose indispensable de provoquer personne ; mais j'étais décidé à ne point éluder les propositions que mes adversaires jugeraient à propos de m'adresser.

Melross, me voyant irrité, craignit quelque fâcheuse rencontre. Il me fit des remontrances du ton le plus énergique, et exigea la promesse formelle que je ne prendrais aucune décision avant trois jours.

Je consentis sans hésiter à ce qu'il désirait, à condition qu'il ne s'abaisserait pas jusqu'à donner la moindre explication en ma

faveur au Général ni à son fils. D'après la manière dont ils m'avaient traité, il ne convenait nullement à la dignité de mon caractère de montrer la moindre déférence.

Deux jours s'écoulèrent dans le silence; le troisième, je reçus un billet du vénérable Melross, par lequel il m'invitait à venir le voir. Je m'y rendis aussitôt; et la première personne que je rencontrai chez lui, fut le Général.

Il s'avança avec un air de bonté mêlé de regrets.

« Je suis coupable d'injustice « envers vous, » me dit-il; « et

« quand vous me pardonneriez ;
« je sens que je ne pourrais me
« pardonner à moi-même. »

Je lui pris la main avec respect, l'assurant que, d'après une telle démarche, je ne voyais en lui qu'un ami.

Il avoua que les circonstances avaient paru tellement contre moi, qu'il avait partagé un instant l'opinion de deux étourdis, et blâmé ma conduite, qui ne devait mériter que son admiration.

Frédéric avait écrit à sa sœur, qui était allée voir une amie à Bath, pour l'informer de la scène qui suivit son départ. Augusta, alarmée de cet avis, remonta en

Digitized by Google

voiture sur-le-champ, et arriva chez son père au moment du déjeûné. L'orage recommença dès qu'elle parut : son père lui fit les plus amers reproches ; Frédéric déclara tous ses griefs contre moi, et Montauban enflammé de rage, frappait la terre de ses pieds.

Augusta, toujours enthousiaste, toujours romanesque, jeta un regard de mépris sur les deux jeunes gens.

« Lorsque vous examinez votre « cœur, » leur dit-elle, « le trou- « vez-vous si bas, que vous ne « puissiez concevoir l'action gé- « néreuse d'une ame exaltée ? La « fortune est-elle l'idole de tous

« les humains ? Croyez-vous que « tous sacrifient comme vous à « cette aveugle déesse ? Je me « glorifie de pouvoir vous con- « vaincre qu'il existe encore des « caractères aussi grands, aussi « nobles que ceux que vous m'a- « vez tant de fois reproché d'ad- « mirer dans mes livres favoris.

« Lisez cette lettre ; et quand « vous verrez celui que vous avez « si injustement accusé, inventez « quelque réparation digne de lui. »

Elle jeta la lettre sur une table, et le Général la lut.

A miss Augusta Grandford.

« L'offre généreuse que vous « m'avez faite de votre main et

« de votre fortune, mérite la plus « entière franchise de ma part.

« Je me croirais indigne de pa- « raître devant votre famille, si « je pouvais abuser de vos bontés « pour moi. Les obligations que « je dois à monsieur votre père, « me font un devoir d'éviter tout « ce qui pourrait lui occasionner « la plus légère peine. Je dois « donc vous remercier, Madame, « et chercher à me rendre digne « de l'honneur que vous vouliez « me faire, par une respectueuse « gratitude, et le silence le plus « sacré.

« Vous m'avèz jugé trop favo- « rablement, aimable Augusta. « Pour mon *honneur*, pour mon

Digitized by Google

« *repos*, ne voyez en moi qu'un « ami sincère. Si ma présence, « après cet écrit, blessait votre « délicatesse, daignez me dire « un seul mot, et je quitterai la « maison de votre respectable « père.

« Croyez que je considère « comme une haute faveur de « pouvoir me dire,

« Madame,

« Votre respectueux et « obéissant serviteur,

« HENRY SAINT-LÉGER. »

Cette lettre avait remis le calme dans le cœur du Général et de Montauban ; mais Frédéric, aveuglé par la jalousie, ne connaissait

Digitized by Google

plus la raison : il avait maltraité sa sœur, et avait tellement oublié les convenances, que son père s'était vu forcé de le bannir de sa présence.

Le Général, d'après les discours de son fils, avait découvert sa passion pour Cécilia ; il me demanda si j'avais réellement formé quelque projet d'union avec cette aimable personne, et si je connaissais le lieu de sa retraite.

Je l'assurai que jamais je n'avais eu l'idée que son fils me supposait, et que je n'avais aucune part à la fuite de Cécilia.

« Il suffit, » s'écria le généreux Grandford ; « vous venez de lever « le seul obstacle qui me retenait.

Digitized by Google

« Je vous ai offensé, et je vous dois « une réparation proportionnée à « mon injustice.

« Vous connaissez la fortune « de ma fille. Peu de jeunes gens, « à votre place, eussent sacrifié « leur intérêt à leur devoir ; je ne « veux pas être moins généreux « que vous, et je vous donne mon « consentement. »

Je restai anéanti. Le Général et Melross me regardaient avec surprise ; ils ne savaient comment interpréter mon silence.

Enfin j'assurai M. Grandfort de ma reconnaissance ; je lui dis que mon admiration pour ses nobles procédés surpassait toute expression ; que je me les rappellerais

Digitized by Google

toujours avec gratitude, mais que plusieurs motifs m'empêchaient d'accepter l'honneur qu'il voulait me faire.

J'ajoutai que, comme un frère, je chérirais toujours l'aimable Augusta; mais qu'il devait me pardonner d'avouer que je ne sentais pas mon cœur enflammé d'un sentiment qui me rendît digne de faire le bonheur de sa fille.

Je ne puis même à présent répéter sans confusion les complimens dont le Général m'accabla, pour ce qu'il lui plut d'appeler un effort sans exemple d'honneur et de désintéressement.

J'avais toujours pensé que si je

Digitized by Google

me mariais, l'amour devait former ce lien. J'estimais Augusta, je l'admirais; comme ami, j'étais heureux auprès d'elle, mais il me semblait que l'estime était un sentiment trop froid entre deux personnes unies pour la vie. Le respect accompagne l'amour, mais il ne le produit pas; un honnête homme peut-il faire le serment de chérir son épouse, s'il ne ressent pas pour elle le plus tendre attachement? Ses égards, sa politesse peuvent-ils la dédommager de cette aimable sympathie qui adoucit toutes les peines? Tels furent les motifs qui me déterminèrent à ne point accepter la main d'Augusta, malgré le consentement de son père.

Digitized by Google

Le Général m'offrit un emploi aux Indes. Je le remerciai d'abord; mon intention était de retourner chez le libraire, et de reprendre mes anciennes occupations. Cependant une considération me détermina : si je restais en Angleterre, le penchant de l'aimable Augusta pourrait faire son malheur; tandis qu'en la quittant, son chagrin s'adoucirait par degrés, et le tems ramènerait le calme dans son cœur. Un tel argument était irrésistible, et je consentis à m'embarquer.

Melross me fit promettre de demeurer avec lui jusqu'à mon départ, et je ne pus me défendre d'accepter de lui ce qui était in-

Digitized by Google

dispensable à mon équipement.

J'ai déjà dit que je ne voulais point diminuer le peu que ma pauvre mère possédait : je comptais lui faire une visite avant de m'éloigner ; mais je préférais devoir quelques avances au bon chapelain ; je pouvais quelque jour le rembourser, et par ce moyen je ne privais pas ma bonne mère de son modique revenu.

Je passai quelques mois avec elle ; ma conduite mérita son approbation, c'était plus pour moi que la fortune. Je la vis heureuse et tranquille ; mais notre séparation fut si pénible, que le souvenir en est toujours douloureux à mon cœur.

Digitized by Google

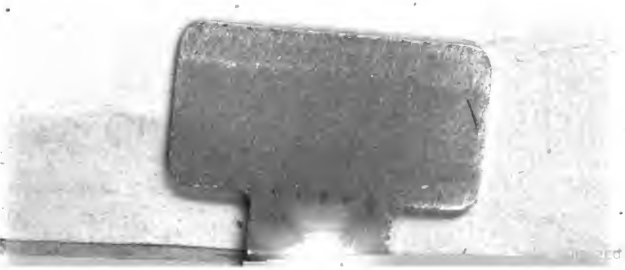
Je m'embarquai enfin, et mon voyage fut heureux. Quel changement pour moi ! J'étais soldat sous le ciel brûlant de l'Inde ; cet état perdit beaucoup de sa valeur, quand je le connus : je passai bien des années dans un calme insupportable ; je demandais une existence plus variée.

Hélas ! mes vœux furent entendus. Des scènes rapides, pénibles, devaient être mon partage ; je devais passer par des épreuves, en comparaison desquelles tout ce que j'avais senti n'était rien.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

584568 SBN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google